

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

DEMAIN,
LES ORIGINES
VOLUME 1 - PREMIÈRE PARTIE

Le livre de Syrrha

(2050)

Du livre de Syrrha, surgit l'image d'un train. L'histoire qui commence avec ce train.

Le train grattait la nuit, filait couinant long sur la couture des rails. Il allait comme hier sans doute, allait avec une nuance cependant : allait comme on décampe, la mort aux trousses. À l'autre bout des rails, au cul, là-bas, des flammes grimpaient jusqu'à un reste d'étoiles barbouillé de fumée. Par les vitres de la cabine, Syrrha regardait l'incendie auquel ils avaient échappé de justesse. Ça faisait un coup de sabre dans les ténèbres, peau noire fendue sur des entrailles rouges. Dans les gares traversées, le train stoppait en hurlant fer contre fer – comme hier sans doute mais longtemps, longtemps – des réfugiés s'agglutinaient contre les portes, ça se tassait, ça gueulait, ça pleurait, la peur pulsait des aigreurs sous les narines. On avait d'abord accueilli les fugitifs des régions les plus touchées et puis, le danger s'éloignant, la blessure au ventre de l'horizon là-bas réduite et mesurable d'une main, on repoussait à présent les foules épouvantées qui tentaient de se sauver du désastre – de la peur du désastre, de la peur panique que le feu déborde la blessure. Un service d'ordre contenait la cohue, des officiers hurlaient des consignes, les populations bâtées et sales – pas comme celles des premières villes, d'ocre et de fumée imprégnées, non : sales de frousse, bâtées de fringues jetées sur les épaules, de bouffe et de trésors pris en hâte – fonçaient en rugissant contre des barrières montées vite, ou contre des rangées d'uniformes. Depuis l'abri des voitures bondées, on voyait cette crue enfler, s'écraser contre les obstacles et refluer, toujours menaçante. Dans les gares suivantes le train ne s'arrêta plus du tout, les vitres crasseuses passaient devant des rangées de faces, gommées par la vitesse.

Syrrha était debout contre une fenêtre, parmi les hommes et les femmes muets de fatigue. Elle avait laissé sa place à un couple et leur nourrisson. Ils avaient eu des mots de reconnaissance, sans sourire. À bout, à peine capables de parler, ils s'étaient écroulés sur la banquette. La femme son bébé contre elle, avait eu encore la force de vérifier l'agencement des couvertures autour du petit corps, et tous trois, créatures apeurées mimétiques, couleurs et odeurs d'exode prises au peuple du wagon, étaient tombés immédiatement dans le sommeil, soudés les uns aux autres. Le train roulait, Syrrha observait l'humanité confinée entre les plis de son armure. Le train roulait. L'éclat de l'incendie s'affaiblissait là-bas, la plaie cicatrisait ; on cherchait à le croire. Elle avait embarqué sur une impulsion, en apprenant le déclenchement de l'incendie. Comme certains scientifiques le prédisaient depuis des années, les plastorms, ces tempêtes qui soulèvent principalement des résidus de plastique, pouvaient, dans certaines conditions, s'embraser et se transformer en tempête de feu. C'était arrivé, et ça dépassait les pires scénarios. Syrrha avait rejoint la gare la plus proche, qu'elle savait prise d'assaut par une population paniquée, et avait bravement plongé dans la bousculade. Au dessus des toits de la ville, un rougeoiement enflait, des fumées suffocantes gagnaient les rues, l'odeur de brûlé l'emportait. Elle avait prévenu une correspondante de l'attendre à Malbec, où le mécène suisse Malko De Holine prévenait qu'il accueillerait les réfugiés dans des camps d'urgence, établis par ses soins, hors d'atteinte de la tempête de feu. Syrrha était convaincue que ce serait le reportage de sa vie.

Le jour s'annonça sur le flanc opposé de la terre ; une autre clarté, limpide, qui redonnait espoir, et le train se précipitait vers ce sourire. À

présent, les quais aperçus étaient déserts dans l'aube, les rues qu'on discernait étaient calmes. Une vie tranquille les animait. Le paysage, entre les agglomérations, était un moutonnement de forêt. C'était une telle source d'émerveillement pour les passagers, que la vision de cet océan vert les arrachait à leur accablement. Un homme brisa le charme en rappelant que tout ça allait être dévoré par les flammes, bientôt. À l'arrêt suivant, les voitures se vidèrent d'un coup. Terminus. La gare de Malbec au petit matin, vaste gueule vide qui les attendait. Ils descendirent, soulagés d'être indemnes, hébétés de se trouver si loin de chez eux, stupides à se demander, maintenant que le danger était passé, où aller, à qui s'adresser, que faire ? Des camions, spécialement affrétés par De Holine, offraient d'emmener les réfugiés dans un camp, où un repas leur serait servi. Syrrha vit le couple et son enfant monter dans l'un d'eux et disparaître. La noria de véhicules, parfaitement synchronisée, fendait en douceur la foule agglutinée. Elle chercha un endroit où s'installer pour enregistrer. Le camp, on verra demain, se dit-elle. Pour l'instant, envoyer la première partie de son reportage à *La Nouvelle Parole*. Comme elle, à l'époque de Marciac II, un certain nombre de watcheurs étaient passés par le journal-papier, transmis sous le manteau. Dès les premiers jours du putsch du général Siodmak, elle avait, avec d'autres journalistes amateurs, profité de la désorganisation provoquée par l'exil du gouvernement, d'une grande négligence de la censure et d'un certain relâchement de la société, pour revenir à ses amours premières : le reportage-relief dont elle s'était fait une spécialité. Elle avait retrouvé le plaisir de l'enregistrement avec e-riis, sons et caméra 3D embarquée. Un bricolage astucieux lui permettait de porter tout ce matériel sur une veste conçue et fabriquée par ses soins.

Son meilleur reportage-relief, alors, fut ce massacre du personnel d'une ferme par un ancien des Mains de Fer, ça avait contribué à définitivement écartier de la sphère politique les responsables du groupe armé. Elle s'était sentie utile. Mais c'était bien loin, tout ça. Une dizaine d'années plus tard, les choses avaient changé. Le matériel devenait extrêmement coûteux, les mises à jour n'existaient plus, le temps consacré au montage lui était de plus en plus insupportable, sans compter les mises en ligne capricieuses, un réseau internet souvent défectueux. Le Groupe dont elle avait fait partie ou les pirates qu'elle connaissait, avaient disparu au fil des ans. Ils restaient quelques activistes isolés qui ne pouvaient guère l'aider. Surtout, le langage de l'image avait été perverti par des années de dictature. Les watcheurs comme Syrrha n'étaient plus très nombreux. *La Nouvelle Parole*, le collectif de reporters dont elle était et qui avait repris le journal *La Parole*, frappé de caducité avec la démocratie retrouvée, était critiqué et les reportages-reliefs de moins en moins regardés. L'écriture, brute, sans artifice, le côté gonzo, témoignage direct et sans fard, connaissait un regain d'intérêt et bénéficiait d'une véritable aura. Quelques auteurs accédaient à une certaine autorité. Syrrha était de ceux-là, une signature plutôt reconnue de l'info collaborative.

Elle s'installa sur un banc devant la gare pour enregistrer son texte sur la nuit qu'elle venait de vivre. « Traversée d'exode, folie des masses autour de moi, le feu menace, fait des embardées d'étincelles au dessus des toits, la multitude a le feu aux fesses, hurle et s'accroche à cinquante wagons noués en hâte, des enfants tombent dans la cohue, personne ne les ramasse, malgré ça la foule me tripote, les mâles paniqués veulent niquer, malgré la mort tout près qui ravage le ciel, malgré la menace qui entame

le velours des heures tranquilles, des repas en famille et des petits boulots pépère, ils bandent encore, on sent que tout est possible, tout est charnel dans ces paroxysmes. Eros et Thanatos, je les sens bien à l'unisson tous les deux, on mourra et on baisera de la même façon : compacte, entière. On s'enfourne dans les carcasses vieillottes mises à dispo, on s'entasse là-dedans à étouffer, j'en mène pas large, je serre les fesses, ma valise entre mes cuisses s'écrase, et les familles recroquevillées dans leurs remugles à peine repris leur souffle, se racontent d'autres fins du monde, disent aux petits, moi j'ai connu des enfers, moi j'ai connu des déluges, et la peur des petits augmente. L'incendie le grand incendie redouté depuis si longtemps, prédit par les savants qu'on moquait, le voici, pile quand on nous avait dit qu'il faudrait le craindre, le grand incendie. Le grand. Le. » Le transcodeur intelligent ralentissait de temps en temps et l'obligeait à suspendre son débit, ce qui était gênant pour sa manière, son style fait de verve et d'inventions nées dans la faconde, l'improvisation. L'IA qu'elle avait adapté à son style ajouterait formules et infos... si elle voulait bien fonctionner. Elle secoua l'appareil. Il repartit sans la prévenir. Comme son ré-enclenchement l'avait surprise, elle resta muette deux secondes qui parurent trop longues au transcodeur. « Vous avez terminé ? » dit la voix artificielle. Syrrha garda son calme en répliquant : « Pause. Je reprends dans quelques minutes. » Tout son matériel était obsolète, rafistolé, les pannes de plus en plus fréquentes. Elle redoutait (et entrevoyait avec une netteté accrue ces dernières semaines) le moment où son matériel la lâcherait et où elle serait contrainte de reprendre le clavier, voire le stylo et le papier, pour écrire ses articles. « Merci maman, de m'avoir appris l'écriture manuelle. » Elle ne put reprendre son enregistrement car on

venait la chercher.

Chercher Katrine sera inutile. Je suis seule devant la gare et voici sa voiture, une belle bagnole comme j'ai toujours rêvé d'en avoir ; une femme incroyable en sort. Elle est trop bien habillée pour une heure si neuve, silhouette faite au moule, longue chevelure châtain aux reflets cuivre. Face à ce scandale, je me sens encore plus sale et défaite. Avec la fatigue, ça me cloue sur place. Elle approche, fine, souple, superbement noire. Sourire gagné de rouge (non, vraiment. À quelle heure faut-il se lever pour s'habiller, se maquiller, se coiffer ainsi ? Je recense toutes les occasions de me faire belle au cours de ma vie, n'en relève aucune qui m'eût motivée au point de sortir du lit avant l'aube). La voici, c'est bien elle, Katrine Viognier. En posant mes affaires dans le coffre, je réponds à ses questions, j'évoque le trajet, je glisse une phrase sur mon plaisir de bientôt manger, avant — ajoutai-je avec courage — d'aller dormir dans le camp de réfugiés. Ses cheveux de mannequin font un mouvement gracieux,

elle soupire *j'ai prévu autre chose pour cette nuit*. Elle s'offusque à l'idée de me laisser sous une tente ce soir. *Demain, promis, je vous y emmène*, me rassure-t-elle, mais en attendant ce sera l'hôtel. Je ne dis rien, ou une phrase affectée qui semble s'extraire de ma gorge avec une lenteur de limace, je me laisse guider. Elle a raison. J'accepte avec reconnaissance le répit qu'on a organisé pour moi. J'aurai des émotions plus tard, de la peur et de la pitié pour les réfugiés, demain. Mais d'abord, dormir.

Dormir, dormir dans un bon lit, une chambre silencieuse et fraîche. Sa correspondante a bien fait les choses. *Divin*, se dit Syrrha. Elle se douche, elle dort, première urgence, et dort sans rêve. Au réveil, elle se sent capable de dévorer n'importe quoi d'épais et de sanguin. L'après-midi est bien entamé mais un repas l'attend, grâce à la prévoyance de Katrine et l'obligeance de l'hôtel. Après la régénération du sommeil, celle de la satiété ; elle sent son corps recouvrer sa vigueur. Elle a par contre la sensation que les aliments ont tous un goût de fumée, et ses cheveux bien qu'ils sont propres, et sa peau malgré la douche sous laquelle, selon son habitude, elle s'est étrillée, lui semblent avoir conservé un effluve de bois brûlé. Elle s'étrille parce que depuis toujours quelque chose d'infect revient sur elle, qu'elle ne finit pas de laver.

Le reste de la journée passe en repos dans l'hôtel et son parc

entretenu à grands frais. Elle n'a jamais connu tel luxe. C'était le quotidien de sa mère, qui lui rappelle à la moindre occasion, combien de tels endroits étaient la norme, autrefois. Le réseau fonctionne bien, son transcodeur veut bien enregistrer la suite de son reportage, qu'elle envoie. Un peu de lecture, du sommeil encore à l'ombre des arbres, sur un banc. L'ombre des arbres, elle la savoure plus que la lecture. C'est une région relativement épargnée, ou bien ont-ils trouvé une réserve d'eau très profonde, comme cela arrive parfois. La présence de l'humidité assouplit tout. Même l'été scintille gentiment parmi les feuillages au lieu d'entrer dans les crânes avec sa blanche violence, c'est apaisant ; longtemps qu'elle ne s'est pas détendue de cette façon. Pas de quoi effacer les piliers de fumée dans le ciel, les foules sur les quais, l'acidité de la peur, mais enfin un peu de calme pour se reprendre, mettre les idées en ordre, penser à son travail, ce pour quoi elle est ici, à Malbec. Avec l'aide d'un mécène, avec l'appui de correspondants comme Katrine, elle peut rester un mois, deux, peut-être plus, pour attendre l'arrivée inéluctable de l'incendie que plus rien ne peut arrêter, et raconter sa vision des événements. La première tempête de feu de l'histoire et ses conséquences. C'est ici que ça se produit, dans son pays ; elle a cette chance douteuse. Ce sera difficile ; elle en a vu d'autres. A plongé dans cette aventure sans se demander si elle aurait assez de force.

C'est de force que je pousse la porte
marquée de l'inscription *Prière de refermer*
et découvre une nouvelle pièce. Une salle de

bains étroite et haute, sonore. La troisième. Et comme les deux précédentes, celle-ci n'a pas été utilisée depuis des années. Il y traîne une odeur fade, entre salpêtre et poussière. Les joints, les angles, sont recouverts d'une écume charbonneuse. Sous les écailles d'une vieille peinture jaune percent les vestiges d'un violet rompu où je devine une tentative d'imitation de porphyre. Les pellicules de l'enduit sont tombées dans la baignoire. Je tire le rideau de douche mais le plastique ancien casse au niveau des attaches. Hors de portée, à une hauteur illogique, une lucarne graisseuse donne un peu de jour. Le câble qui aurait permis de l'ouvrir est rompu. Je sors de la pièce et referme, saisis le crayon que je garde sur l'oreille et trace une petite croix sur la porte pour me souvenir que je l'ai déjà explorée. Sur mon carnet, je fais une croix similaire en bordure du rectangle qui figure le couloir où je me trouve. Je note *Salle de bain jaune*. Ensuite, je renonce à aller plus loin et rebrousse chemin.

Je retrouve le grand escalier qui distribue les étages sur toute la hauteur de ce côté de la bâtisse. Passe sur chacun des

quatre paliers devant une verrière à décor religieux en camaïeu verdâtre. Au pied de l'escalier dont la largeur est ici doublée par la confluence de la volée jumelle qui dessert une autre aile, je m'engage au fond du vaste hall, dans le couloir qui s'ouvre sur sa gauche, et le fais résonner sur toute sa longueur avant de pénétrer dans un vestibule, où grisailent de grandes cages à oiseaux désertées. Là, je pousse la porte du salon encombré de chinoiseries, paravents déflouris et vases aux ventres de bronze, que je traverse pour atteindre la salle à manger, de l'autre côté d'un nouveau petit vestibule. La salle à manger est sans doute la plus grande pièce de Malvoisie. C'est un vaste rectangle qu'une énorme cheminée ouvre sur la moitié d'un pan. La hauteur extravagante des murs est rompue par une cimaise élevée à niveau de bassin, imitant le marbre, le reste est couvert d'un semis floral, estompé au point de se fondre dans la couleur bleu délavé de l'enduit. Des blasons peints *a fresco* ornent les parties dégagées, entre des tapisseries fanées. Le plafond à la française, caissons ouvragés et poutres décorées de

chevrons et de rinceaux alambiqués, en rajoute sur le pittoresque. On croirait un décor.

Des corps de plâtres, des parades de bustes, de portraits hiératiques, avec la foule envahissante des livres, partout, dans les pièces et les couloirs de Malvoisie, cela crée une présence constante. On n'est jamais seul ici. Syrrha s'est accoutumée à cette veille continue des objets sur elle. C'est l'heure du petit-déjeuner. Autour d'une table ronde, éloignée comme une île de la table du déjeuner qui longe la cheminée, les habitués sont là. Syrrha prend place face à madame Cruchen, comme chaque matin. À sa droite, monsieur Alexandre. Il appuie son bonjour d'un petit mouvement de tête, puis, ratatiné souriant minuscule au fond de son énorme fauteuil roulant, il tend une grande serviette autour de son cou et se penche sur son bol. Syrrha remarque que la place de Joël est restée vide et que son couvert n'est pas dressé. « Monsieur Klevner ne descend pas aujourd'hui. Il travaille » dit madame Cruchen tandis que le vieillard aspire sa première goulée de thé. « Et vous, chère amie, que projetez-vous de faire aujourd'hui ? » J'aimerais travailler aussi, murmure Syrrah, elle murmure car aussitôt, elle sait qu'elle ne pourra pas. Elle n'y arrive pas. Une semaine et demie ici, et pas une ligne, des journées stériles, les visites dans le château pour s'occuper, avec une vague idée de ce qu'elle pourrait en faire, et encore. Elle n'ajoute rien, se sent de mauvaise humeur, ça ne va pas, tout ce qu'elle avait imaginé, l'élan qui l'avait jetée dans le train, la visite du camp de réfugiés le lendemain de son arrivée, les témoignages recueillis, les explications des scientifiques, les réponses des

autorités, l'idée inspirante d'attendre le grand incendie, même la pression de ses parrains, plus rien ne la motive assez pour la lancer dans l'écriture. Qu'un écrivain, ici, tout près, puisse se plonger sans le moindre effort dans l'écriture, lui fait ressentir une pique de jalousie. C'est stupide et mesquin, elle se trouve laide d'être livrée à ce sentiment dégradant.

Dans la journée qui a suivi notre visite au campement De Holine, Katrine m'a présentée au petit peuple qui hante l'incroyable manoir où l'on a pu m'héberger. Malvoisie. Une énorme bâtisse hybride (plus qu'hybride, quasi universelle : médiévale, baroque, plus tous les styles intermédiaires) avec enceinte crénelée et coiffe d'ardoise. Depuis que je suis là, je découvre des pièces chaque jour. Il m'arrive de me perdre. Vu de l'extérieur, l'ensemble est un délire avec tourelles d'opérette, lions modelés en ciment campés sur le perron, grande porte à double battant en chêne et ferrures larges comme la main. À l'intérieur, les murs sont tapissés de livres, et l'architecture reproduit le délire du dehors, escalier monumental et hall de marbre avec copies de statues antiques. C'est le Xanadu

de Citizen Kane, le palais de Howard Hugues, la villa Hadriana, le Neuschwanstein de Louis II, enfin une fantaisie de parvenu d'un mauvais goût tellement extravagant qu'il s'en dégage une esthétique, un gothique de cinéma outrageusement mis en scène, qui m'a fait éclater de rire à la première vision. Quand nous sommes arrivées au terme d'un trajet interminable, comme accouchées d'une forêt tout en broussailles (non, d'abord parler de la grille : démesurée ; avec des volutes forgées, le vantail droit dégondé, basculé vers l'arrière comme enfoncé par un bélier du temps des assauts en cotte de maille, les deux vantaux totalisant la surface d'un appartement, l'appartement que j'habitais à Seimbre par exemple et ce n'était pas petit), quand nous sommes arrivées au bout de l'allée, que la forêt a lâché prise, une paroi grise de lierre a bondi vers nous, ça occupait tout l'écran du pare-brise, Katrine m'a fait « Hein ? » avec la fierté de qui accomplit le rêve de l'autre. J'en étais bouche bée, je me suis tournée vers elle avec une mine incrédule et sûrement une

forme de gourmandise, tandis que la façade nous happait dans son ombre. Un endroit pareil, une telle outrance, assez d'exotisme pour exciter ma verve, donner un cadre au récit de l'imminence de la catastrophe, je pensais que ce serait idéal. Oui mais voilà, pas si simple. Pas si simple. Peut-être que la panne définitive de mon transcodeur, l'obligation de reprendre le clavier, les difficultés à joindre le réseau et mes commanditaires... Peut-être aussi que la présence d'un écrivain productif qui se moque d'être lu a fini de me déstabiliser.

Malvoisie est hantée par une communauté qui vit là à demeure. Il y a Alexandre Cot, héritier de cet énorme machin, un vieillard silencieux dans son fauteuil roulant haute-technologie qu'il conduit à toute vitesse dans les couloirs interminables. À bord de ce véhicule bourré de gadgets et monté sur de grosses roues larges, il cabote parmi les statues et les guéridons, navigue dans le labyrinthe du rez-de-chaussée (les escaliers qui mènent aux autres étages ne sont pas équipés), fait tout cela en chantant. Heureuse nature ? Pas

sûr, ce sont des chants sinistres. Il s'enferme souvent dans sa bibliothèque. Il y a plusieurs bibliothèques dans la maison, mais la bibliothèque où il passe des heures à travailler est la plus grande ; le centre du château il me semble (le point de gravité, le nombril ?) Des infirmières viennent à tour de rôle trois fois par jour s'occuper de lui, le matin avant le petit déjeuner, en début d'après-midi et enfin le soir après le repas, pour le mettre au lit (je crois que monsieur Cot porte des langes). Plusieurs femmes donc, mais une infirmière plus souvent que les autres, on voit qu'elle a ses habitudes, elle claironne son arrivée, se déplace vite, file sans hésiter dans la bonne direction, les autres demandent leur chemin, on les retrouve dans un cul-de-sac, devant un trompe-l'œil (il y a des portes à certains endroits, avec un loquet, une serrure, on veut ouvrir, et on réalise que c'est un leurre fixé à la cloison, ou une peinture). Je n'ai croisé qu'une fois cette infirmière, un soir. Une trentenaire quelconque, fausse blonde souriante à la voix douce, cheveux coupés au carré, habillée modestement. Il y a

Madame Cruchen — Arbane Cruchen —
âge indéfinissable, entre cinquante-soixante
ans, profil racé, port aristocrate, qui a dû
être très belle dans sa jeunesse. Chignon
argent, vêtue avec goût, sobre sans tristesse,
jupes droites assorties à ses tailleurs clairs,
des couleurs de brumes et de lacs, d'herbe
sous le givre. Pas de bijoux, sauf un camée
qu'elle porte en pendentif. Discrète, très
élégante, gestes de ballerine ou de geisha,
enfin mouvements étudiés, mesurés,
délicats, j'adore la regarder tourner une page
ou soulever et plier une serviette. Régler une
horloge. L'horloge Empire dans le vestibule
qui relie le salon à la grande salle à manger,
surtout. Madame Cruchen passe, s'arrête à
peine, fait basculer la loupe de verre qui
protège le cadran tandis que son poignet
rapidement tourné lui dit l'heure de sa
montre, elle pousse une aiguille du bout d'un
ongle, replace la loupe et glisse plus loin
(oui : glisse). Sa fugace chorégraphie n'a pas
pris plus de deux secondes. Je ne suis pas
certaine du rôle tenu par madame Cruchen à
Malvoisie, elle ne semble pas avoir de
parenté avec le propriétaire, n'est pas non

plus son employée ou une simple locataire ; il y a une complicité ancienne entre eux, c'est manifeste. Elle a une aura évidente, beaucoup de charme, a dû faire des ravages naguère. Elle organise le quotidien, gère les petits problèmes (et les plus conséquents, j'imagine), distribue le travail au couple de gardiens qui vit dans une dépendance, comme autrefois. Les gardiens, plus très jeunes mais robustes, durs à la peine. Je ne connais pas leurs noms ; madame Cruchen donne du « Lucien » et du « Mina » avant de préciser la tâche de la personne désignée. Mina mêle les traits caucasiens et asiates, toute petite et silencieuse, concentrée. Lucien est un grand costaud à la face rubiconde, aux mains épaisses et aux longs favoris blancs. Si je parais autour de la maison et qu'il me voit, il suspend immédiatement son ouvrage pour me l'expliquer et me faire partager son expérience en matière de fumures ou de greffes. Moi qui viens de la ville, des cultures hydroponiques et des pénuries, je suis fascinée par les odeurs, la vitalité du potager, l'humidité aussi. Je n'avais pas

appréhendé à quel point il existe des variations de climat dans le pays, des régions où l'hygrométrie n'a pas suivi la pente générale de la dessiccation. Lucien a vite saisi mon oisiveté chronique et tient là une auditrice dévouée, qui prend le temps. Et puis. Et puis il y a Joël Klevner.

À Joël Klevner, qui lui demandait ce qu'elle comptait écrire pendant son séjour, Syrrha avait commencé à parler de l'incendie, des camps, des foules, de l'attente, du désastre, tout s'était emmêlé, et elle ne put finalement rien répondre d'intelligible. Elle avait bafouillé lamentablement. Alors qu'elle se considère, qu'elle se sait, par l'expérience d'années de maîtrise de soi, forte et solide ; la sensation d'être jugée, de voir toute sa volonté devenir sable et s'éparpiller au sol, est révoltante. Trahison intolérable du corps. Un regard de ce garçon plus jeune qu'elle d'au moins vingt ans, de taille médiocre, cheveu plat et visage quelconque, sans séduction, sans charisme, enfin l'allure d'un étudiant sans le sou, d'un livreur, d'un plombier, juste un regard de ce rustre et elle s'était retrouvée petite fille face à sa mère. Elle avait été soudain convaincue de sa propre imposture. Dans le secret de son cœur, elle fulminait. Mais voilà : « Vous comptez écrire quoi, ici ? », elle avait bégayé, dit que, que et bien, que, il y avait cet incendie, elle se demandait si, le sujet ou bien, la panne de son transcodeur, la panique dans les gares, enfin il fallait qu'elle sache d'abord sous quel angle, et lui, le salaud, le prince, le seigneur, le plombier le manar sans vergogne avait souri, si peu

mais souri, sans mépris, sans rien, politesse indifférente, *Vous me direz quand vous saurez*, c'était tombé comme une pierre d'une corniche. Et elle en avait été comme ça, plantée, le bout des bras collé au sol ; quand vous saurez ? Vous me direz ? Mais pour qui il se prenait, ce type ? Elle avait tenté un riotement, une réaction amusée et dédaigneuse, qui lui fit plus de mal encore quand elle en considéra le peu d'effet sur son interlocuteur. Il savait l'avoir blessée et s'en fichait, ni joie, ni remords (tu écris ? tu as cette prétention ? tant pis pour toi). Là-dessus, madame Cruchen avait enchaîné sur une formule de bienvenue et toute la population du manoir s'était retrouvée à l'intérieur pour compléter les présentations. Klevner s'était éclipsé avant que madame Cruchen n'ait révélé à Syrrha que le jeune homme était écrivain, lui aussi. « Je suis journaliste » avait précisé Syrrha comme pour éloigner le spectre d'une possible compétition, ce qui n'avait fait qu'ajouter à son humiliation. Cette affreuse sensation ne l'avait pas quittée pendant le trajet laborieux dans le dédale de Malvoisie, couloirs, escaliers, couloirs, vestibules, salons, chambres abandonnées, escaliers, couloirs et partout des étagères comblées de livres, sur le sol des piles de bouquins, sur les meubles des livres stockés, marqués, cornés, d'autres dans des cartons étiquetés. Enfin, après plusieurs étages et d'ultimes indications pour que Syrrha retrouve son chemin au retour, madame Cruchen avait poussé une porte devant elle sur une phrase écourtée par l'asphyxie de l'ascension : « Votre chambre. » Elle s'était éclipsée.

La chambre de Syrrha était grande et haute comme toutes les pièces ici, pavée de tomettes émoussées, meublée armoire et lit, plafonnée de poutres épaisses, murée de tentures ; un décor de film, elle cherchait

quel film, un film épique du siècle précédent, elle remuait ses souvenirs de cinéphile, en tout cas on sentait une volonté de créer une atmosphère. C'était plutôt réussi d'ailleurs, on pouvait y croire, et puis les odeurs de cire et d'humidité (cette bonne humidité, tellement rare par ailleurs, elle ne s'en lassait pas), ajoutaient du crédit à l'ensemble. Une armoire dix-neuvième, un secrétaire et un fauteuil Restauration apportés en concession au confort, contrariaient le souci d'authenticité initial.

La fenêtre donnait sur le parc et sur des lointains grisâtres. Syrrha posa sa valise, son sac, désolidarisa ordinateur et transcodeur, rangea ses calepins de notes sur le secrétaire, un beau meuble plaqué ronce de noyer, avec un abattant. C'était exigü, elle avait coutume de s'étaler. Bon, elle se débrouillerait. Elle chercha sans y croire une connexion. Il n'y en avait pas. Katrine lui avait affirmé qu'il y aurait du réseau au château, on lui avait assuré qu'elle pourrait l'utiliser à sa guise. Il y avait une petite bibliothèque aussi, placée vers la porte de la salle de bains, contre le seul mur libre. Des éditions anciennes, sur un joli papier ivoire, marqué *nrf*, ce qui lui rappelait les lectures imposées par sa mère. Une vingtaine d'ouvrages. *La Ville* d'Ernst Von Salomon, les lettres de Van Gogh à son frère, plusieurs livres de Tanizaki, *Rouge Brésil* et *Les Causes perdues* de Rufin, *Hier soir à Varsovie* de Rudnicki, *Le Pigeon irlandais* de Francis Stuart, *Le Jour de la Comtesse* de David Sahar, auteurs dont elle n'avait jamais entendu parler. Elle ouvrit le livre de Stuart pour constater que les feuillets n'avaient pas été coupés et ressentit à cette vision une étrange tristesse.

Est-ce la mélancolie de ces lieux ou

le temps d'adaptation qui m'est nécessaire chaque fois que j'emménage quelque part ? La matinée s'est passée sans que je produise rien d'utile. Ce n'est pas grave, c'est normal. Il y a tellement longtemps que je n'ai pas écrit sans le secours de l'Intelligence, sans ses petites béquilles qui relancent l'écriture, en font un jeu de ping-pong savoureux. J'ai tenté de reprendre le récit de ma visite au camp de réfugiés. J'ai le témoignage d'un responsable, celui des jeunes parents du train, que j'ai retrouvés. Ils sont touchants. Ils ne rêvent que de reprendre le train pour rentrer chez eux, regrettent infiniment d'avoir cédé à la panique. Des sources officielles leur apprennent que la région d'où ils viennent est entièrement dévastée et pourtant, ils doutent. Sont pas les seuls. Les gens soupèsent, d'un côté la nostalgie d'un quotidien quitté trop vite, et de l'autre les conditions de vie du camp. De Holine a fait au mieux, a mis de vrais moyens pour pallier l'insuffisance des autorités et de l'État, mais tout manque ici. L'impatience des réfugiés risque d'être bientôt le problème le plus crucial que les

responsables auront à affronter. J'ai enregistré les mots, capté les attitudes, vu la précarité. Aucun ne m'a heureusement questionné sur la façon dont je vis cet exode, moi. Comment leur avouer le confort du château, les repas, le potager, les petits déjeuners princiers, la place que j'ai pour dormir et travailler, l'intimité... À côté de leur situation, mes soucis de connexion et de manque d'inspiration sont assez risibles. J'ai passé deux jours et une nuit sur place, puis je suis rentrée du camp, bâillonnant la honte qui me taraudait, pour apprécier le lit moelleux et la bonne cuisine de Malvoisie. J'étais tentée de décrire la condition des réfugiés à Alexandre, en me disant que, peut-être, il s'exclamerait : « Il y a de la place, ici, qu'ils viennent ! » et je me suis tue. D'abord, une telle réaction est invraisemblable, ensuite, ça ne résoudrait rien, enfin, je n'ai envie ni de mettre mon hôte mal à l'aise, ni de voir débarquer dans l'improvisation des centaines de familles dans ce coin préservé (soyons honnête). Alors, au boulot. Me suis plantée devant mon clavier avec la ferme intention de

relater ce que j'avais vu. Pondus deux lignes inertes. Me suis trouvée des excuses, Cherche un autre angle ! je me suis dit, d'autres watcheurs décrivent la vie du camp, j'en ai reconnus plusieurs le temps de mon séjour, il faut que tu abordes le phénomène d'une autre manière, me suis persuadée que le bon sujet, le plus original, était l'observation du petit monde du château, qui vit sans se soucier de rien, alors que l'incendie approche inexorablement. L'aveuglement perpétuel de l'humanité, quoi. Une bonne approche. Et bien, rien à faire. Dépitée, j'ai refermé le clavier. J'ai employé divers procédés, ne pas lutter, prendre l'air, marcher dehors un moment par exemple, pour mieux revenir à la table de travail. Chez moi, ce genre de fuite ou d'attente ne fonctionne qu'à moitié. J'arrache l'écrit. En insistant, parfois, quelque chose cède, se rend, et la phrase vient, le récit vient. En fait, les deux méthodes sont bonnes, le lâcher-prise et l'acharnement ; il faut les alterner. Il en existe une troisième, que je pratique de temps en temps : écrire de vagues litanies autour du thème ou de l'idée

que j'ai en tête, sur un mode automatique, sans contrôle, laisser la prose déferler, déborder, jusqu'à ce que, soudain, un déclenchement se produise et *rende le son* que j'attendais. En tout cas, le temps passe, bientôt la première semaine écoulée. Tout ne va pas mal, je sais que je vais y arriver. Alternier les séquences. Me mettre à l'ouvrage au quotidien, avec discipline, on ne sait jamais. Et parfois, sortir, m'accoutumer aux lieux pour donner de la consistance à l'attente, poursuivre l'exploration méthodique de l'immense maison, aller dans le parc, discuter avec les gardiens. Découvrir les végétaux inconnus que Lucien sème, greffe et plante dans son potager, l'entendre s'inquiéter des nouvelles, de la propagation de l'incendie. Croiser le fauteuil véloce de monsieur Cot. Éviter Joël Klevner. Je le trouve sur mon chemin parfois. Il me toise, je crois. Sourire narquois. C'est détestable. Ma colère est augmentée par ma faiblesse sous son regard. Me collerais des gifles ! Surtout face à un type qui n'a probablement jamais rien publié, qui fantasme une œuvre tellement en

avance sur son temps... C'est grotesque. Pas le premier du genre que je croise, mais le premier à tenir le rôle au quotidien depuis. Depuis ? *Dix ans*, m'a confié Madame Cruchen l'autre jour. « Dix ans, ici ? » Arbane Cruchen, je m'en suis rendue compte, a regretté sa confiance mais elle était lancée, elle a poursuivi. Il y a dix ans, oui, le jeune Klevner est venu frapper à la porte du manoir, et demandé asile à Monsieur Cot. Joël Klevner avait dix-huit ans, c'était le jour de sa majorité. Monsieur Cot le connaissait bien. Joël a été nourri au lait de la littérature amassée par Alexandre Cot, il passait des heures, chaque jour, dans la bibliothèque. Et il fait quoi ? Je veux dire, il travaille ? il vit de quoi ? Madame Cruchen a souri, mais sans méchanceté, a lâché sur le ton de l'évidence : « Il vit aux crochets de monsieur Cot, qui est persuadé de son génie. » C'est bien commode, me suis-je dit, avant de reconnaître que j'avais moi aussi des mécènes, les appeler 'parrains' ne changeait rien au principe. Elle a ajouté : « Joël ne sort jamais. Il n'a plus franchi les grilles du parc depuis son

arrivée ». Il s'est produit une suspension dans notre échange, j'avais une question à formuler, Madame Cruchen l'a devinée sans que je prononce le premier mot. Et ensuite ? Encore combien de temps ? Jusqu'à la mort de son protecteur ? Et encore après ? Klevner avait prévu de rester ici jusqu'à la ruine du manoir, comme un spectre ? J'ai sifflé, plus méchante que je voulais, « L'incendie va briser ce doux projet. » Elle n'a rien répondu et c'est mieux ainsi.

Ainsi, les rituels de la grande maison organisaient les jours, formaient les coupes et les coutures entre lesquelles les esprits se meuvent. Le prêt-à-porter des habitudes. Syrrha ne redoutait pas la routine et son emprise. Au contraire, sa jeunesse rebelle, son enfance sans guide, lui faisaient souvent rechercher l'apaisement du cadre, le contrôle. Syrrha avait appris que les nourrissons serrés dans leurs langes comme des paquets, dormaient mieux, pleuraient moins, étaient moins anxieux que les bébés qu'on laissait libres de leurs mouvements. Le confinement des langes leur rappelait celui de la poche amniotique. Elle avait trouvé dans ce phénomène la justification des règles dont elle cherchait à s'entourer, et qui l'incitaient à se rapprocher des hommes et femmes charismatiques, d'un certain âge, des personnes susceptibles de donner des conseils, de l'assagir, de contenir ses envies. Cependant, elle supportait mal les

conseils donnés sans bonté. Quelle conscience avait-elle de ces remuements intimes ? Ils affleuraient au niveau de sa perception – Syrrha se connaissait bien – mais il lui arrivait d'exagérer leur influence. Ainsi lisait-elle le désarroi qu'elle avait ressenti aux spectacles du chaos dans les gares, des turbulences dans le camp, comme l'égarément qu'elle éprouve chaque fois qu'un cadre établi se désorganise. Elle ne méconnaissait pas le peu de profondeur d'une telle réflexion, et cette lucidité lui montrait avec dureté que sa démotivation pouvait bien ressortir en vérité de la simple paresse.

Après le petit déjeuner, Syrrha remontait dans sa chambre, s'installait devant le secrétaire en ronce de noyer, ouvrait carnets de notes et ordinateur, déployait ses feuillets volants infusés de lignes raturées, appariés en paperolles proustiennes, et se mettait au travail. Elle étalait près d'elle et sur le sol par manque de place, les plans esquissés de la maison, les croquis annotés. L'exploration du château lui semblait la condition préalable à son récit. Apprendre et comprendre tout ce que l'incendie allait emporter, inventorier ce qui sera inéluctablement dévoré par les flammes, pour mieux en ressentir le manque à venir, mieux mesurer ce que l'on va perdre. Le plan de son étage s'élevait en précision, dépassait les limites des premières feuilles arrachées à son calepin, débordait sur d'autres papiers, jointoyés au ruban adhésif. Il y avait de nombreuses retouches, des repentirs gommés, des contours repris à l'encre quand elle avait vérifié les dimensions des espaces relevés. Elle observa longuement le bout-à-bout qu'elle avait maintenant déployé sur le lit. Les couloirs et les pièces projetaient leurs angles sur toute la longueur du matelas, les traits multipliés rendaient lisible une logique, une cohérence

des espaces, des accès. Sur le patchwork de papier, le schéma faisait un T majuscule dont la base s'appuyait sur la cage du grand escalier qu'elle empruntait chaque matin. Ensuite, à partir de sa chambre, l'une des premières distribuées par le couloir, la verticale du T, ce qu'on nomme le *fût* de la lettre en terme typographique, supportait les greffes de nombreuses pièces de taille modeste, sans doute aménagées dans des salles plus grandes. Le point de croisement de l'horizontale du T (la *traverse* en typographie) avec le *fût* de la lettre, s'arrondissait et s'élargissait en une rotonde sur-dimensionnée, qui donnait accès à trois couloirs dont un, muré, aurait constitué, s'il avait été ouvert, le prolongement de la verticale du T et aurait déterminé au final, Syrrha en était convaincue, le dessin d'une croix aux branches de même longueur. Elle avait exploré la partie gauche de la traverse, qui donnait sur plusieurs pièces, et la droite, qui filait vers un escalier de service en colimaçon enroulé raide pour desservir un palier, ouvrant, après un coude et une chicane, sur un couloir sombre, aux limites inappréciables. Le plan s'achevait là pour cet étage. Étrangement, quelque chose dans l'organisation de l'ensemble, ou l'impression de strates d'un passé marqué par la tristesse (une tristesse qu'elle reliait à la démesure des lieux, forcément mûrie dans une solitude mégalomaniacque), l'accablait de mélancolie. Elle entreprit d'écrire cette mélancolie. Après une heure et sans relire, elle sut que ce n'était pas bon. Décidément, elle était reporter, watcher, pas écrivaine, la jubilation de son premier roman, écrit jadis, était éteinte. Elle fut tentée de saisir un livre dans la petite bibliothèque puis se ravisa : il allait être l'heure de manger. Elle se prépara et sortit de la chambre. La lecture, se disait-elle en abordant l'escalier, permet aussi de

retrouver le chemin de l'écrit. S'entourer de littérature, d'auteurs comme des amis bienveillants qui encouragent. Cet après-midi elle irait s'installer dehors, sous un arbre, sur un de ces bancs qu'elle avait repérés dans le parc, pour lire.

Lire devrait être l'activité la plus répandue à Malvoisie, si l'on considère le nombre d'ouvrages qui s'y trouvent, partout. Mais je vois que chacun s'évertue à s'occuper autrement, et je ne fais pas exception. J'ai croisé Monsieur Alexandre dans la salle où trône une table de billard monumentale. Un endroit que j'aime bien, que je trouve reposant. C'est au rez-de-chaussée, du côté Est, la salle où le jour entre crûment par une grande verrière. La force du soleil y est immédiatement dispersée par une herse de plantes en pots, dressée contre l'appareil de vitres. L'arrosage occupe Mina pendant près d'une heure chaque matin. Je viens y savourer la densité de l'humidité. Mina s'active, verse l'eau méticuleusement, sans oublier aucun individu, des grands ficus dont le chef heurte le plafond, aux mousses charnues et odorantes entretenues au sol dans des

découpes du carrelage. Il y a du bambou, des arums, des fougères, des palmiers, des azalées, des bégonias, des philodendrons et d'autres plantes que je ne connais pas. Quand le soleil donne en plein, le matin, la vigueur des feuilles et des tiges filtre les rayons et asperge le mur opposé d'un chatolement adamantin. Et sur ce mur, justement, comme mouillés de ces scintillements, se trouvent les livres d'une bibliothèque. Alexandre Cot faisait des aller-retours entre la table de billard et la bibliothèque qui tapisse toute la hauteur du mur. Son fauteuil alternait accélérations et décélérations quand il prenait un livre sur un rayon, faisait demi-tour, puis allait poser le livre sur le velours vert du billard. Quand je suis arrivée, il y en avait une petite pile. En me voyant entrer, il a stoppé sa machine et désigné la table : « C'est un billard français. J'y jouais souvent, je n'étais pas mauvais. » Une manière de suggérer qu'il n'avait pas toujours été reclus dans ce fauteuil. Je lui ai proposé mon aide. « Vous ne devriez pas écrire ? » m'a répliqué Alexandre avec son air de petit elfe. Il m'attendrit. J'ai répété que

je ne parvenais à rien. Autant m'occuper. Alors, il s'est retourné vers la bibliothèque en jetant cette phrase par dessus son épaule : *Faites un livre ou nous vous casserons la tête*. Dans le bruit du moteur, je n'étais pas sûre d'avoir correctement entendu. Pardon ? Il ne m'a pas répondu tout de suite, m'a demandé un livre sur un rayon hors de sa portée. Celui-ci ? Celui-ci ? Il a acquiescé quand j'ai touché la bonne reliure. Elle était de cuir brun, patinée, rehaussée de dorures à chaud, un ouvrage ancien. Je le lui ai tendu en lui demandant de répéter sa phrase. Un grand sourire enfantin lui déformait la moitié du visage. Ses yeux pétillaient de cette malice que j'ai déjà remarquée chez lui. Il a répété en articulant « Faites un livre ou nous vous casserons la tête » et m'a expliqué que cette phrase était la première d'un texte méconnu, mais génial, d'un auteur guère plus renommé que son œuvre : Le Bauld de Nans. L'incipit du *Livre fait par force*. Excellent début, excellent titre, non ? J'ai admis que oui, mais... Alexandre caressait le volume qui venait de rejoindre le haut de la pile, en me regardant « Le narrateur est

enlevé sans explications et se retrouve dans un château, une pièce meublée, un peu comme votre chambre. On lui ordonne d'écrire un livre. Il sera nourri, on répondra à toutes ses sollicitations, sa seule obligation est d'écrire. Le sujet, la longueur, le genre et la manière n'importent pas. Il sera prisonnier tant que son ouvrage ne sera pas achevé. » Je lui ai demandé : « Et ça marche ? » Je crois que le résultat final reste inconnu du lecteur, a répondu Alexandre, hors le titre si je me souviens bien, un essai philosophique dont on ne saura que cela, m'a-t-il concédé. En tout cas, ça donne un des textes les plus réjouissants du dix-huitième siècle. Très iconoclaste, très drôle. Très moderne. Je me dis que vous devez vous sentir comme le héros du Comte Le Baud de Nans, sommé de produire de l'écrit, mais désespéré face à cet ordre inacceptable. « C'est inacceptable, selon vous ? », le mot m'avait heurtée. Il me fixait, j'étais gênée de rester debout face à lui, cela l'obligeait à tordre le cou depuis son fauteuil « Illégitime, en tout cas. *Inacceptable* est indu, à la réflexion. Illégitime, voilà. Enfin, vous êtes la seule à

avoir le pouvoir de donner quelque légitimité à un tel ordre. » Estimant peut-être avoir outrepassé son devoir de discrétion, il a désigné la pile de livres « Je peux emporter ces livres tout seul, mais si vous n'avez rien de plus urgent à faire, vous pouvez vous joindre à moi. Je travaille dans ma bibliothèque. » Aucune urgence et j'adore la bibliothèque d'Alexandre, j'ai accepté avec reconnaissance.

Sans ce lieu particulier, il est probable que Syrrah aurait renoncé plus tôt. Non qu'elle eût jamais fantasmé une sorte de présence tutélaire et inspirante des livres, mais Syrrha imaginait une relation entre cette vaste bibliothèque et la fécondité supposée de Joël Klevner. Son projet d'écrire sur l'avènement du grand incendie et ses conséquences était en train de passer au second plan de ses préoccupations. En était-elle consciente ? Ce n'est pas sûr. En elle, pour l'heure, une irritation se manifestait, une démangeaison sur ce point, qu'il lui fallait absolument soulager et qui lui imposait de rester l'otage consentante de Malvoisie.

La bibliothèque d'Alexandre formait entre ses parois compactes un quadrilatère de belles dimensions et élevait ses registres de reliures sans interruption jusqu'à une corniche, à quatre mètres de hauteur, où de fines ouvertures distribuaient un peu de jour. Au milieu de la salle, plusieurs tables de travail fichées en leur centre de lampes à monture de cuivre et

globes de verre. Dans les angles, des lutrins supportant des ouvrages d'un poids de mégalithe. Il y régnait une odeur fanée, un peu sucrée. Le vieil homme entra en chantonnant, déposa ses livres et demanda à Syrrha de ranger ceux qu'elle avait portés, à côté des siens, sur la longue table centrale. « Tout ce savoir mort, hein ? » dit-il. Syrrha ne sut que répondre, traversée par l'idée qu'il disait vrai. Elle devina qu'il acceptait ce deuil, n'y trouvait pas matière à tristesse et n'aurait pas conçu qu'un tiers puisse s'en affliger plus que lui. Alexandre Cot organisa les ouvrages sur la table, disposa ses crayons, une pile de petits papiers découpés et plusieurs cahiers reliés, flétris par les manipulations. « Je travaille sur des correspondances entre *L'Illiade* et *L'Odyssée*. Je prolonge l'idée de Fortassier reprise et complétée par Brunet et Parker, sur les constructions en miroir des deux ouvrages. J'ai trouvé des choses passionnantes. » Après un temps, il proposa à Syrrha de venir travailler ici. « Je suis silencieux, je ne vous dérangerai pas. Parfois, voir un autre travailler, ça aide. » Syrrha remercia et dit qu'elle « essaierait ». Elle parcourut les rayons, glissa ses doigts sur les reliures « Combien de temps avez-vous mis pour les rassembler ? » Elle était de dos dans un coin de la pièce et entendit le chariot manœuvrer. Alexandre se tournait dans sa direction pour lui répondre. Il fit un geste de sa main vieille « Une grande partie a été constituée par mes oncles qui avaient eux-mêmes hérité de la bibliothèque de leur père, un véritable érudit mon grand-père, un passionné, membre de nombreux cercles scientifiques ou littéraires. Une histoire d'hommes comme vous le voyez, l'époque sûrement. Mon père, lui, ne s'intéressait que médiocrement aux livres. Il les considérait d'abord comme un élément de décor. Il était architecte de formation mais il a poursuivi sa carrière

comme décorateur pour le cinéma et le théâtre. Il s'est fait un nom et une fortune en Angleterre, aux USA puis en Inde, en Chine, partout où d'énormes studios ne se contentaient pas de décors numériques. À la mort de son père, il est venu avec sa femme dans le pays, retrouver la fratrie et ses racines. Finalement, il a investi ce château qu'il a agrandi et décoré. À sa manière – son étrange manière. Et moi... » Il eut ce sourire d'elfe « Et moi qui aimais les livres et la lecture, j'ai organisé tout ça. J'ai complété, j'ai classé. J'ai continué d'acquérir des ouvrages. Oh, c'est assez empirique, mais enfin, l'ensemble n'est pas trop absurde. Les littératures étrangères sont presque toutes représentées, les disciplines scientifiques également, y compris celles, parmi les plus récentes, qui ont encore bénéficié de l'édition sur papier, tant de choses. Mais enfin, ça ne vaut pas les capacités du Réseau, n'est-ce pas ? Tout ce savoir mort... » Syrrha fit mine de s'offusquer. Vous aimez tout de même ces livres, ils vous passionnent, non ? Ils ont un intérêt, une substance ? Alexandre ne voulut pas paraître exagérément blasé : « Oui, sans doute » laissa-t-il tomber. Il avait dépassé le stade de la vénération. Ses livres n'étaient plus que de vieux amis dont on rayera les noms, inévitablement, l'un après l'autre, dans l'agenda. « En fait, tout cela n'est pas essentiel, ou plutôt, s'il existe parmi les milliers de livres des milliers de bibliothèques à travers le monde, des ouvrages *essentiels*... Vous savez, l'empereur Qin, celui qui fit bâtir la plus vaste portion de la grande muraille et qui a donné son nom au pays qu'il a réunifié, avait ordonné la destruction de tous les livres qui ne parlaient pas de médecine, d'agriculture ou de divination. C'était autour de 250 avant J.C., cependant, la Chine a poursuivi longtemps son chemin, n'est-ce pas ? Connaissez-vous le *fatum librorum* des anciens, le destin des livres ? Les

Romains pensaient que malgré les désastres, les guerres et les destructions d'ouvrages systématiques ou accidentels, survivent les livres qui possèdent une vérité essentielle. Ceux qui doivent être transmis sont ceux que le destin a épargnés. Cette idée me révolte, me hante. Cependant, elle donne du sens au fait que les œuvres de mon vieil Homère ont été sauvegardées. » Syrrha en l'écoutant, s'était déplacée devant les rayons et découvrit des romans publiés sous Marciac, et quelques uns, que des maisons d'édition militantes avaient imprimés tout récemment, réfutant la disparition actée de la littérature écrite. « Votre livre est là, vous savez ? » s'amusa Alexandre, qui croyait avoir lu dans ses pensées en faisant référence à l'unique et court roman de Syrrha, une histoire autobiographique d'inceste, écrit quand elle avait seize ans, publié quelques années plus tard. Elle fit mine de ne pas l'avoir entendu, elle cherchait autre chose : « Il y a des livres de Joël Klevner ? » Elle se retourna pour considérer l'expression neutre du vieil homme. « Joël ne souhaite pas être publié. » finit-il par lâcher. « On le trouve sur le Réseau ? » Alexandre fit non de la tête en souriant franchement : la question l'avait amusé. Syrrha insista : « Vous avez lu son travail ? » elle sentit une montée de salive acide qui empoisonnait les mots, elle découvrit (avec colère, avec tristesse, déçue d'elle-même) la méchanceté sous la moindre syllabe, craignit qu'Alexandre ne la perçoive, mais il souriait toujours innocemment « Il n'aimerait pas que nous ayons cette conversation. » Ç'avait été dit sans sévérité, avec de la tendresse. J'aimerais qu'il partage, j'aimerais qu'on le lise, je l'ai lu, mais il m'interdit d'en parler : voilà ce que Syrrha avait entendu dans la conclusion de monsieur Cot.

Côté écriture, le calme plat. J'ai abandonné très vite la fiction pour me consacrer au reportage-relief qui me semblait urgent et nécessaire. Même autobiographique, le roman est un long mensonge dont la fabrication laborieuse ne m'intéresse plus. J'ai très tôt été consciente de la responsabilité de la journaliste par rapport à ce que je pense être l'inconséquence du romancier. D'ailleurs, qui lit encore cette prose ? Cependant, que le souvenir de mon *Pieds nus sur les ronces* surgisse comme ça, ici, j'avoue que ça me déroute. En me plongeant dans une nouvelle tentative de restituer les scènes de l'exode, l'incendie qui menaçait ; en essayant une fois encore d'être digne des paroles de mes témoins, en espérant informer, alerter, dénoncer, j'ai senti la paralysie revenir, mes doigts lourds comme du plomb sur le clavier... J'ai repensé à mon roman de jeunesse. Me suis dit, tiens, je devrais peut-être, et si je traitais tout ça sous la forme d'une fiction... Et puis je me suis rebellée

contre ma lâcheté. Une fiction, un roman, un conte ? Non, impossible de tergiverser, de négocier avec tout ce bagage déjà remâché et mort, de dépêcher devant moi un personnage fictif. M'est revenu le mot célinien, *Si vous voulez des histoires, lisez le journal*. Dans mes reportages, je sais bien que je n'y coupe pas. C'est le paradoxe : il faut construire le texte comme une fiction. Parce que nos cerveaux ont ce besoin d'ordonner, si possible chronologiquement. La causalité, la résolution, ce sont des caractères inscrits dans nos gènes. C'est plus ancien que le principe de l'écriture et de la lecture. L'écriture c'est, quoi, 4000 ans ? Tandis que le concept de la résolution, les effets et les causes, l'appréhension de la séquence du temps, le *télos*, je suppose que c'est inscrit en nous depuis la terreur de la nuit et l'émerveillement de l'aube. Combien d'aubes depuis le début de l'humanité ? Et on est toujours à s'extasier que le jour revienne. Ce qui me fait dire qu'on n'en a pas fini avec le besoin universel que les comptes soient soldés au moment du point final.

J'ai vu passer Klevner cet après-midi, il sortait. Je traversais le hall pour reprendre mon ascension vers les étages et vers ma chambre. Je venais de répondre à Katrine à propos de *La Nouvelle Parole* et de mes parrains qui s'impatientent. « Ne décevez pas tous ceux qui croient en vous ! » J'ai menti : « C'est bien avancé, on a des problèmes de connexion avec le journal, mais ce sera bientôt en ligne », ensuite, j'ai thellé ma mère. Elle me demande comment je vais, s'inquiète. Aurait dû s'inquiéter bien avant, quand mon père me demandait gentiment de le tripoter. Ça me faisait bizarre mais ce n'était pas aussi troublant ou violent qu'on pourrait le croire. Il me parlait doucement, souffle court. Ouvrait sa braguette. J'évitais de regarder son gros machin vaguement excité, je me demandais surtout comment ça fonctionnait. Il se formait comme une sorte de vide dans le temps, dans les émotions. Je ne sais pas pourquoi je reviens là-dessus, moi. C'est du passé. J'ai appris à vivre avec. Je ne peux pas lui en vouloir éternellement – à ma mère, je veux dire. Elle a réagi, un jour, tout

de même. Je sais qu'il y a eu des histoires bien pires. Bref, j'ai vu sortir Klevner et sans que j'en prenne conscience, je me suis retrouvée debout devant la fenêtre, à l'observer. Il marchait tranquille en direction de la grande grille du parc. J'ai fait cette chose folle, ce tour de drame romanesque, qui est de vouloir suivre quelqu'un. Je suis donc sortie à mon tour. Depuis le perron, je le voyais s'éloigner dans l'allée, mains dans les poches, entrant dans l'ombre que fait la voûte des arbres à partir de là. J'ai pris l'escalier. En bas des marches, le gravier a crissé sous mon pas. Klevner s'est retourné, m'a regardée assez longuement. Honteuse, j'ai obliqué direction la maison des gardiens. Lucien réparait une grosse tondeuse, à peu près dans l'axe nouveau que je prenais. Klevner pouvait ainsi croire que c'était mon objectif. Il n'a pas pu penser que je m'intéresse assez à lui pour le suivre. Enfin, j'espère, parce qu'il ne s'agit pas de ça, fondamentalement. J'étais plus excitée par le principe de la filature que par l'idée de surprendre quelque chose d'interdit ou de déceler un aspect de Klevner dont je me

fiche éperdument. Lucien m'a vue approcher, un peu surpris, souriant. Je me trouvais tellement bête, j'ai demandé comment ça allait, si le beau temps pouvait durer. Et j'ai eu droit à une heure de considérations sur le sujet et sur la mécanique des tondeuses, aussi.

Ô, Syrrha se morfondait ! « Je me morfonds » écrivit-elle sur un cahier, *morfonds* lui semblait plus juste qu'ennui pour dire son état d'esprit du moment. *morfonds* penchait ses « o » manuscrits entre les lignes, écrasés par les chars d'une parade miniature, mort, abysses, ténèbres, morbidité, sommeil, coma. Régnait dans la chambre une touffeur dans laquelle elle cherchait à s'installer. Car l'inconfort a de ces pouvoirs indirects. Il s'agit de trouver au creux de ce qui est légèrement pénible (une lourde moiteur, un siège rugueux, un environnement bruyant), l'interstice où est logée la paix, et d'aller s'y lover pour mûrir son recueillement. Syrrha savait faire cela. L'air s'engourdissait, le temps prenait une langueur, l'inconfort se déplaçait, se creusait, ménageait une place. Elle s'abandonnait alors, prenait l'ennui entre ses bras, l'embrassait jusqu'à le faire soupirer d'amour. Une forme sophistiquée de la paresse.

Réception ce soir, Malvoisie est comme saisie par un regain. Le matin,

Madame Cruchen m'a demandé si je voulais me joindre aux invités. J'avais envie d'un peu de changement, j'ai accepté. Dans l'après-midi, comme je n'arrive toujours qu'à de médiocres ébauches de texte, plutôt que me désoler stérilement à ce constat, j'ai voulu aider pour le repas. Je suis allée dans la cuisine où je pensais trouver Mina toute seule à trimer. Elle était là, mais il y avait aussi Arbane Cruchen et... Joël Klevner ! Le découvrir assis tranquille en train d'éplucher des légumes m'a estomaquée. Cela me semblait l'image la plus incongrue vue depuis que je suis entrée au château. Il m'a souri gentiment. On dirait qu'il cherche à me déstabiliser à chacune de nos rencontres. J'éprouve toujours de la colère contre lui – et contre moi par ricochet, parce que je n'aime pas me sentir vile. Enfin, je ne l'aime pas, c'est comme ça. Mina et Arbane s'activaient entre les tables et les fourneaux. J'ai demandé ce que je pouvais faire. Mina m'a proposé de découper les pommes en tranches fines, pour la tarte, pendant que Klevner épluchait des racines noires recouvertes d'une croûte épaisse, avec des

fanes sanguines qui débordaient d'un panier, sur la table. Un des tubercules bizarres cultivés par Lucien. Je me suis installée à la seule place libre, en face de lui. Je sentais son regard sur moi, quand j'ai levé les yeux, il m'a adressé un sourire tout ce qu'il y a de plus amical. Là encore, désarçonnée. Mon problème est que je le soupçonne tout le temps de me mépriser ou de se moquer de moi. Et oui, en effet, c'est *mon* problème, pas le sien. Il m'a dit : « Que pensez-vous de cet endroit ? » et de peur d'être mal compris, il a ajouté *est-ce que Malvoisie vous inspire ?* Je n'ai menti qu'à moitié en répondant oui. Il a souri, avec une vraie bienveillance je crois. Pourtant, je n'ai pas aimé son sourire, parce que je trouvais idiot ce que je venais de dire : un endroit fantastique, baroque, unique, n'est pas forcément un facteur d'inspiration. Et puis l'inspiration, n'est-ce pas, qu'est-ce que ça peut bien être ? Un déclic, un moment propice, une humeur ? L'évidence, voilà. Quand on travaille sans chercher l'inspiration, justement. Le contraire d'un mystère. Il m'a dit alors : « J'ai lu votre

roman ». Il a dit cela, comme on dit j'ai vu que ta voiture était garée devant la maison. Et alors j'ai rougi. Ah, ce foutu corps et ses trahisons ! comment ai-je pu rougir ? J'ai fait « Ah bon ? » la voix étranglée sur un ton de détachement raté. Oui, il m'a dit, et sur le même ton indifférent : j'ai aimé, c'est un livre sincère. Et puis il a continué de trier ces affreux légumes qui épanchaient un jus noir sur les journaux dépliés. J'ai décidé de saisir la perche tendue, sans m'arrêter sur son appréciation ni sur le fait que je ne la lui avais pas demandée : « Et... je pourrais lire votre travail ? » Il s'est pincé les lèvres, a soupiré, s'est excusé, m'a dit que ça le gênait, qu'il n'était pas prêt, s'est excusé encore pour espérer que sa réticence ne me vexerait pas, que ça n'avait rien de personnel, en fait personne ne lisait sa prose. Cette timidité inattendue m'a étonnée. J'avoue que j'en ai éprouvé de la satisfaction. Ensuite, j'ai pris l'initiative de faire la tarte entièrement, à ma manière, sans recette.

Sept heures du soir. Les invités arrivèrent ensemble, ils étaient deux couples du même âge. Quand Syrrha descendit, ils étaient accueillis

par Alexandre et Arbane, au pied de l'escalier monumental. Tout le monde semblait bien se connaître, l'atmosphère était détendue et joyeuse. On fit les présentations, quelqu'un demanda si Joël était là. Alexandre se tordait de rire sur son fauteuil, aux plaisanteries douteuses d'un homme grand et sec aux tempes grises, voix de baryton, douteuses car elles avaient pour sujet l'avancée irrémédiable de l'incendie. Syrrha lui tendit la main. « Marc Antoine. Antoine est le patronyme. J'avais des parents facétieux » dit-il en la saluant. Alexandre tira le bras de son invité pour le rappeler à l'ordre. Le vieil infirme arrondissait une mine gourmande : « Alors, alors, cet incendie ? » Marc Antoine s'excusa, se détourna de Syrrha et reprit ses blagues sur l'embrasement qui gagnait du terrain. « Partout ? » fit Alexandre, ce que confirma son interlocuteur. Syrrha sentit la colère l'étreindre dans une serre mauvaise : « Mais, Monsieur Cot ? Ça vous fait rire, ça vous excite, ce désastre ? Et votre château, vos livres, votre bibliothèque ? » Alexandre n'eut pas la réaction qu'avait imaginé Syrrha, il soupira, dit « Ce n'est pas aussi tragique que vous le pensez. » Puis

Puis tout s'est enchaîné. Il y a eu cette déambulation jusqu'à la bibliothèque d'Alexandre où nous avons apparemment surpris Klevner, qui a refermé des cahiers à notre arrivée. Il travaille donc là aussi. Bon, cela signifie que je ne pourrais pas venir, moi, pour écrire comme me le proposait Alexandre. Même s'il ne me cause plus le même malaise, je ne m'imagine pas écrire

sous son regard. La grande pièce était sombre, trop peu de lampes allumées, ou peut-être un sentiment particulier qui me l'a fait percevoir telle. Des apéritifs étaient disposés sur une desserte. Drôle d'endroit pour une activité si salissante. Un verre à la main, Marc Antoine ouvrait certains livres en écoutant les commentaires de M. Cot. Il tournait les pages négligemment. Je ne comprends pas la désinvolture d'Alexandre. C'étaient de beaux ouvrages, parfois très anciens. Des doigts gras ou un verre renversé et c'était la catastrophe. Est-ce que les livres et leur préservation ne comptent plus pour lui ? Le destin choisira ceux qui s'en sortiront ? On a sonné à la porte, Alexandre a fait « Ah » et tous se sont retournés et sont devenus silencieux. Manifestement, on attendait encore des invités. Une invitée. L'infirmière d'Alexandre Cot. Celle qui vient le plus souvent. Elle était métamorphosée. Démonstrativement sexuée. J'en étais gênée. Non que je sois prude, mais je n'aime pas les procédés démonstratifs, les artifices de la séduction à ce degré me semblent

pathétiques. Ou malsains, du genre qui cache la saleté, j'ai souvent remarqué la crasse chez les femmes très apprêtées. Des talons aiguilles qui lui donnaient dix centimètres de plus. Sa blondeur artificielle démultipliée par des boucles soigneusement arrangées. Une robe de soirée moulante, un décolleté infernal, des pacotilles aux oreilles et au cou, des lèvres terriblement rouges sur une face bronzée par le fond de teint, un parfum capiteux. Je semblais la seule à paraître indisposée par cet étalage. Quand Mina a fait pénétrer l'infirmière dans la salle, quand la jeune femme a salué chacun d'une bise ou d'une poignée de main coquette, j'ai observé les réactions d'Arbane. Elle souriait, heureuse de voir une amie simplement. Je m'imaginais quoi ? Que Madame Cruchen était une rombière frigide, mal à l'aise avec la manifestation débridée d'une sexualité qui ne demande qu'à ? Une fille comme moi, quoi, voilà je l'ai dit. Non, Arbane n'est pas la madame Cruchen que j'imaginais. Voir cette belle plante onduler, gonfler son décolleté à la moindre inspiration ne lui déplaisait pas. Surprendre

les yeux égrillards et décevants d'Alexandre, de Marc Antoine, de Joël il me semble, des hommes présents, ne lui déplaisait pas. Ça ne gênait que moi, apparemment. Tous des chiens. Et les autres femmes, pas mal à l'aise, carrément complices. L'une d'elles, fausse rousse aux articulations maigres – Charlène, ai-je cru entendre – saisissant toutes les occasions pour se coller à l'infirmière, minaudant, prenant son mari à témoin. Et Arbane souriant à ce manège écœurant. Et le mari, un nommé je ne sais plus, quadra bien mis, mèche blanche sur le front, un peu épaissi à la taille, mais beaux yeux, beau sourire, séduisant ou l'ayant été, qui éclate de rire parfois à des plaisanteries que je ne saisis pas. L'infirmière racontait la cause de son retard : elle avait été remplacée quelques jours et pendant ce laps, Alexandre avait fait réparer la grande grille de la propriété. Il l'avait prévenue, mais elle avait oublié le code, l'interphone était muet, elle avait thellé mais personne ne répondait, enfin elle avait pu contacter Lucien dans la maison des gardiens, qui avait fait le nécessaire. Des embarras à peine risibles,

une anecdote vaguement cocasse. Fallait les écouter rire à s'en étrangler, se taper sur les cuisses ! Je me sentais agressée, pas en place. Après l'apéritif, Arbane a remercié Mina, une phrase vite jetée, impolie dans sa brusquerie : « Je m'occupe de tout à présent, partez ». L'expression de Mina à cette annonce, entre le soulagement et l'inquiétude. Et puis le visage d'Alexandre au même instant, narines dilatées, joues rosies, afflux sanguin de l'excitation cannibale, quand Arbane a comme poussé Mina dehors. J'ai ressenti une brûlure au cœur à cet instant, est-ce qu'on peut dire *partez* à quelqu'un ? Ensuite, notre petite troupe s'est dirigée vers la salle à manger, ça riait beaucoup, trop fort, à tout propos, qu'est-ce qu'ils avaient mis dans le champagne ? Dans *leur* champagne, ou alors je suis immunisée, parce que moi, je ne ressentais qu'une pénible angoisse. Les femmes marchaient devant, puis l'infirmière, encadrée par les maris qui lui donnaient le bras. Tout de suite derrière, Arbane poussait le fauteuil d'Alexandre qui n'a pourtant pas besoin de cette aide et moi je fermais la

marche avec Joël Klevner. J'évitais de me tourner vers lui, mais quand je croisais son regard je voyais un homme pâle, indécis, visage crispé. Devant nous, Arbane donnait de brusques accélérations au chariot de M. Cot, et les pieds d'Alexandre heurtaient alors les mollets de l'infirmière qui s'esclaffait en disant « Allons, monsieur Cot ! » sur un ton de reproche amusé, et les deux hommes éclataient de rire, et les femmes devant aussi, alors qu'elles n'avaient rien vu. Et Arbane ricanait, et Alexandre faisait sur un ton mielleux et faussement gêné : « C'est pas de ma faute, c'est pas de ma faute. » L'infirmière avait la marque des coups au niveau des mollets. Nous nous sommes retrouvés dans l'immense salle à manger plongée dans la pénombre à cause d'un éclairage à la bougie. Une série de gros chandeliers alignés au centre de la table, d'autres sur une desserte. Rien au delà. Le reste de la pièce vacillait, les murs et les tapisseries relégués dans l'obscurité. C'était lugubre. On s'est installés selon les instructions d'Arbane.

Arbane et Joël feraient le service. Ils étaient donc assis au plus près de la desserte nappée de blanc, installée plus loin, dans l'axe de la grande table et perpendiculaire à elle, l'ensemble formant un T, détail qui troubla Syrrah. La desserte avait une allure d'autel, avec deux chandeliers plantés dessus, et semblait flotter dans la nuit. Tout le repas y était servi dans une porcelaine disparate. Syrrha était à la droite d'Alexandre, qui présidait. L'infirmière était à sa gauche. Syrrha était donc face à elle, et son malaise grandissait. À la droite de Syrrha, Marc Antoine et sa femme ; en face, à gauche de l'infirmière, l'homme à la mèche blanche puis la femme rousse et osseuse, à côté de Joël. Arbane se plaça à droite de la femme de Marc Antoine. Alexandre tenait son rôle d'hôte avec l'aisance de qui est rompu aux mondanités. Il s'adressait à chacun, inspirait des échanges entre les invités, relançait, n'oubliait personne. Mais les sujets de conversation étaient allusifs et concernaient des domaines incompréhensibles, Syrrha ne parvenait pas à en saisir les enjeux, tout lui échappait. Elle se sentait dériver hors de la scène et eut soudain une sensation de lévitation, qui lui rappelait d'anciens rites intimes, devant la glace de sa salle de bains. Loin en dessous d'elle, les convives semblaient négocier quelque chose, disputer de choix énigmatiques. Alexandre gloussait, tendait parfois un regard vers elle, un sourire insistant, comme s'il réclamait son assentiment. Syrrha pensait à sa chambre, et les fourmillements de l'écriture électrisaient sa nuque. Enfin ! Sauf qu'elle était là, captive. De l'autre côté de la table, l'homme à la mèche blanche fit une plaisanterie dont le sens était manifestement caché à Syrrha, où il était question d'une épreuve appelée *L'Examen*, ce qui déclencha des gloussements. La femme rousse déchira l'hilarité collective en émettant un

jappement aigu, qui fit rire Arbane. Arbane jappa à son tour, puis tous les invités firent de même. Joël imita le grognement sourd d'un chien qui prévient de son attaque, ce qui redoubla les rires de la tablée. La femme rousse émit une série d'aboiements secs, accompagnés de mouvements de menton, d'un tremblement flasque de ses joues, et les dents, qu'elle avait vilaines, montrées, et chacune de ses imitations était saluée par les gloussements des autres invités. Arbane et Joël déposèrent les premiers plats. Dans une coupe, Syrrha devina les légumes épluchés par Joël. Cuits et sans leur croûte, ils avaient un aspect de sacs luisants, gonflés de suc prêts à se répandre. Dans l'assiette, ils dégageaient une odeur boisée au milieu de laquelle Syrrha crut reconnaître un effluve excrémental. L'homme à la mèche piquait l'épaule de sa femme avec une fourchette, par petits coups répétés, avec un sourire d'enfant polisson, en répétant « allez, aboie ! » et chaque coup porté déclenchait un jappement. Alexandre les ignorait, il semblait maintenant complètement absorbé par la présence de l'infirmière. Il avait aux lèvres une de ses chansons sinistres, à peine murmurée mais intelligible pour un auditeur proche. Cela faisait *S'il te plaît, caresse-la, ma peau livide et froide...* Ce faisant, il posait sa main sur la sienne, la tapotait comme pour la rassurer. Chaque fois, cela distrait la jeune femme de son repas qu'elle engloutissait avec un appétit d'ogresse, et elle répondait au geste de sollicitude du vieillard par une mimique attendrie. De temps en temps, Alexandre tapotait de l'autre main une pochette de cuir rouge posée sur la table. « Vous n'êtes pas nerveuse ? » lui dit-il, elle sourit et répondit *Je devrais ?* avant d'émettre un petit rire qui disait toute sa désinvolture. Alexandre dodelina en saisissant le poignet de l'invitée et dans un frisson soupira *ma chère,*

ma chère... puis il se passa la main sur la bouche, bouche béante, pleine de salive cueillie aux doigts, un geste qui révolta Syrrha. Elle se dressa d'un coup, dans l'indifférence générale. Arbane seule perçut son mouvement. Debout, elle lui lança par dessus les conversations un appel à l'aider à apporter les plats suivants. Syrrha rejoignit madame Cruchen dans un état somnambule et elles se dirigèrent vers la desserte. La vaisselle sale était empilée sur le côté et il fallait apporter les plateaux chargés de viande. C'était un tuilage de tranches crues, épaisses, vernies de sang. En soulevant le plat que lui désignait Arbane, Syrrha leva les yeux et discerna plus loin contre un mur, dans l'obscurité, les saillies verticales et l'angle supérieur de ce qui semblait être une cage de fer. Elles déposèrent la viande sur la table et reprirent leur place. Sans ses réflexes de watcheuse, Syrrha serait partie, suffoquée par le malaise. Quelque chose la retenait là et l'obligeait à observer. Les convives avalaient de gros morceaux de viande, mâchaient avec délectation, fermaient les yeux, jus suintant entre les lèvres. L'abondance de viande, un mets devenu rare, que les invités saluèrent avec reconnaissance. Alexandre reçut les remerciements avec modestie. Il dilapidait ses moyens pour finir avec panache. Syrrha essaya de s'amuser de ce mode décadent, de trouver le principe de l'orgie comique. Elle n'y parvint pas.

Marc Antoine repoussa délicatement sa chaise. Il se dirigea vers la cage, pénétra dans l'obscurité. Les convives suspendirent leur mastication, on sentait les cœurs s'emballer. Dans l'ombre, un bruit de chaînes retentit. Syrrha vit nettement l'infirmière se tendre, visage blême, un demi-sourire maintenu par fierté, et la main d'Alexandre qui enveloppait la sienne. Et les narines dilatées de tous. Syrrha sentit malgré elle

l'excitation la gagner. Marc Antoine revint, l'infirmière se leva. Arbane la rejoignit pour la déshabiller entièrement, tandis qu'Alexandre soufflait « Ma chère, ma chère... » Le roulement des chaînes entra avec Marc Antoine dans la lumière. Il se présenta derrière la femme nue et boucla autour de son cou un collier de métal, puis à ses poignets, et il disparut sous la table pour entraver les chevilles, avant de retourner à sa place et poursuivre son repas, comme indifférent au spectacle nouveau de la nudité, dressée, enchaînée, offerte. Alors, Alexandre ouvrit la pochette rouge. Elle se déployait en triptyque. Chaque partie était une trousse où était rangés des instruments luisants, aux profils acérés. Il y eut un murmure extatique parmi les convives. Syrrha repoussa sa chaise « Je vais vous laisser » dit-elle, la voix plus tremblante qu'elle aurait voulu. « Mais vous n'avez pas touché à votre viande ? » s'étonna Alexandre. Syrrha, nouée, ne put rien répondre et s'éloigna. Joël s'apprêtait à la suivre mais Arbane lui fit signe de la laisser tranquille. Quand elle referma la porte de la salle, Syrrha entendit des ricanements. Elle était partagée entre pleurs et nausée et la montée des escaliers jusqu'à sa chambre lui parut interminable. Des taches noires infusaient son regard, elle tâta la rambarde pour assurer ses pas. Elle eut juste le temps d'entrer chez elle et tout bascula dans la nuit.

Dans la nuit, je suis lentement sortie de mon vertige. J'étais allongée sur mon lit. Il était une heure. Cette soirée... Au matin, je voulais rappeler Katrine, lui demander de me trouver autre chose, partir. J'ai eu

l'impression de disparaître, étouffée. Je connais cette sensation, je l'ai déjà vécue. Pas face au miroir, cela c'est autre chose. Pas face au miroir, toujours face aux autres. Je me souviens de cette vieille, à l'hôpital, qui avait arraché ses tubes et les avait mis à la bouche avec une gourmandise ignoble. Je me souviens du passage de *La Pianiste* de Jelinek, quand Erika se découpe le sexe avec des lames de rasoir ou du verre je ne sais plus, je me souviens de ce type, écrasé sous un camion, dans ma rue, et d'un chien venu laper le sang répandu sur le goudron, je me souviens de ces voisines qui racontaient à ma mère je ne sais quelle opération d'obstétrique qui avait tourné au désastre sans prendre garde que j'étais là, gamine, à enregistrer le moindre détail. Chaque fois, j'ai ressenti cet étourdissement qui n'est rien de plus qu'un malaise vagal.

Je ne suis pas descendue prendre le petit-déjeuner, ce matin. Arbane est montée en cours de matinée, me dire que ma mère avait appelé, ce qui est accessoire, et surtout savoir comment je me portais. Elle a frappé, je n'ai pas ouvert. J'ai dit « tout va bien », et

j'ai ajouté : « Je travaille ». Et à cet instant, je me suis rendue compte que c'était vrai. Je travaillais. J'avais commencé par coucher sur le papier quelques notes sur la soirée et puis les notes ont pris des allures de phrases, ça se construisait au delà de moi, ça cristallisait, les mots s'enchaînaient et surtout, une perspective se dessinait. Un projet. Voilà, quand j'ai remercié Arbane, sans doute figée derrière la porte, j'ai réalisé que cette fois. Cette fois enfin, j'y suis. J'écris. Sur du papier. C'est pour cela que je n'ai pas saisi immédiatement que j'y étais. Depuis des jours, je m'acharne en vain sur le clavier de l'ordinateur. Là, j'étais en train de produire un texte sur des feuilles. Mais j'ai vu, j'ai compris, c'est bien de l'écriture cela, du texte remué par un enchantement, qui vibre quand il est lu.

Lucien travaillait dans le potager, entre des plants aux feuilles grisâtres. Il semblait minuscule depuis la chambre où Syrrha l'observait. Plus loin, un arrosage automatique pulsait une arche de brume au dessus des salades. Elle eut l'illusion de goûter la douce humidité malgré la distance. La lumière matinale était blanche et ciselait chaque contour avec netteté. L'incidence des rayons découpait les frondaisons avec une

précision d'orfèvre. Une sorte de flash la ramena à la soirée de la veille. Sans prévenir, des souvenirs anciens s'étaient invités au milieu de ces images. Une fuite dans la nuit. Des appels pour la faire revenir. Que faire de ces surgissements, est-ce que la littérature suffit, est-il décent de l'utiliser pour cela ? La scène du repas remuait en elle des sensations pénibles de malaise et de peur. L'apparition toujours paralysante de la nudité quand on ne l'attend pas, l'attention soudaine des invités et surtout, les instruments disposés par Alexandre. Les saccages qu'ils pourraient faire à un beau corps de femme. L'infirmière était consentante, c'était l'évidence, et ce n'était pas à elle de juger. Persuadée s'être débarrassée des visions et des réflexions autour de cette soirée, Syrrha fit le point sur sa production du matin. Une vingtaine de feuilles noires d'une écriture serrée, rapide, sans ratures. Elle ne savait que faire de ce succès, déjà abîmé par l'impression que c'était fini. Elle s'habilla, elle avait faim. À cette heure, il lui faudrait descendre dans la cuisine. Le rez-de chaussée était désert. La cuisine était silencieuse et propre, un lave-vaisselle ronronnait. La cafetière électrique avait été laissée sous tension et le café, du vrai café, le luxe, au chaud, sans doute pour elle car elle était la seule à ne pas prendre de thé, le matin, à Malvoisie. Elle s'en servit un gros bol de faïence à l'ancienne, trouva de quoi manger. Elle savoura l'illusion d'un voyage dans le temps, un siècle plus tôt au moins, quand un tel petit déjeuner était courant. Mina avait rejoint Lucien dehors. Depuis la souillarde, par les hautes fenêtres ouvertes sur l'été, Syrrha percevait l'incessant discours du jardinier adressé à sa femme. Elle eut envie de sortir, mais il y avait le risque que Lucien la voie, saisisse l'occasion de tourner son monologue vers cette nouvelle auditrice. Elle se souvint que

la verrière de la salle de billard pouvait s'ouvrir. Elle traversa le dédale de couloirs sombres et de salles sonores avant d'y parvenir, sans rencontrer personne.

Là, elle choisit le plus petit livre de la bibliothèque, une vieille édition couverte de papier bleu passé, jauni au dos, avec une étiquette manuscrite qui disait simplement 'Littérature'. La verrière de la salle ouvrait par un battant sur une partie du parc qu'elle ne pouvait distinguer depuis sa chambre. Entre deux lignes sombres de buis taillé, une allée de gravier se dirigeait droit vers une forêt ; à mi-chemin, sa perspective était rompue par la masse grisâtre d'un bassin. Un socle au centre y soutenait une statue mutilée, arrêtée à la taille, dont elle fit l'objectif de sa promenade. Syrrha put constater en approchant que le bassin était sec, sa cuve tapissée de feuilles mortes, et que les pierres qui lui donnaient sa forme de rectangle aux arêtes rompues, étaient couvertes de parmélies.

La statue mutilée était en bronze. L'oxydation avait produit une patine plombée, mate. Élevées sur un socle cylindrique, deux jambes graciles se croisaient, supportant un début de tronc déchiqueté au niveau de l'abdomen, comme si la partie supérieure du personnage avait été arrachée par une mâchoire géante. Syrrha avait de loin pensé à une allégorie féminine, mais un petit sexe masculin la détrompa et elle découvrit sur les chevilles, des ailes, notamment sur le pied droit qui seul touchait la surface du socle, l'autre étant soulevé dans un déjeté de danseuse. *Mercur*, se dit-elle, le dieu des voyageurs, des voleurs et des commerçants, indistinctement.

Soleil impitoyable. Chaleur écrasante. Un peu plus loin, l'allée semblait s'achever par un cercle d'ifs taillés. Au pied des arbustes, l'ombre

infusait sur le gravier comme une encre dans un buvard. À partir de cet espace, l'allée prolongeait encore sa perspective vers la forêt. Mais en amont, à une centaine de mètres de l'endroit où elle se trouvait, les buis taillés avaient laissé place à un jalonnement de platanes immenses qu'elle s'étonna de n'avoir pas remarqués jusque là : les ramures des arbres devaient se confondre avec l'écran de la forêt. Les grands arbres répandaient sur le sol des ocelles mauves trouées de flaques de lumière et au pied de l'un d'eux, un banc avait été installé. S'y asseoir lui permit de se retourner et de considérer le château sous cet angle nouveau. La complexité des ajouts et des remplois et la multiplication des portes, des recoins, des saillies, des retraits et des tours, produisaient une architecture polysémique, où chaque point cardinal présentait ce qui aurait pu être la façade principale. Du côté du parc où elle se trouvait à présent, une grosse tour carrée surmontée d'une toiture acérée, élevée haut, protégeait une énorme porte ouverte dans son flanc. Tout près de cette tour, la verrière d'où elle était sortie tout à l'heure, formait une gemme aux facettes brillantes, sertie à l'extrémité d'une proue monumentale qui crevait la profondeur d'une terrasse et les marches qui y accédaient. Syrrha était sortie de plain pied sans se rendre compte que le bâtiment où se trouvait la salle de billard coupait en deux un large escalier qui couvrait une partie de la façade. Escalier absurde qui mourait contre le rempart aveugle. Elle n'avait jamais vu ça.

Elle ouvrit le petit livre. Il s'agissait d'une *Histoire abrégée des littératures anciennes et modernes de 1924*, quatre-vingt-cinquième édition, dont l'auteur ne donnait que ses initiales : *J. M. J. A.* Un modeste *ex libris* au crayon vert en désignait l'ancien propriétaire, *E. Cot*, sans

doute le grand-père érudit d'Alexandre. Le livre commençait par une distinction entre langues d'oc et d'oïl. Littérature du Moyen-Age, fin des troubadours, *Chanson de Roland*... Thibaut de Champagne, Charles d'Orléans, Villon bien sûr, Joinville, Froissart, Comines... et une Christine de Pisan (1363-1431) dont elle n'avait jamais entendu parler. Et puis il y eut des coups de feu.

Des coups de feu. La chasse, je me suis dit ; en m'étonnant : on chasse encore ? Il existe encore du gibier dans ce pays ? Je mis cette exception sur le bénéfice de la présence de l'eau ici, j'allais reprendre ma lecture ou plutôt mes sondages dans le livre que je tenais. Ce n'était guère passionnant, une anthologie chauvine avec de rares extraits de littérature étrangère, relégués dans un ultime chapitre monté comme à regret. Et puis, au bout de l'allée, j'ai vu une forme sombre et ramassée venir dans ma direction, un carré noir qui progressait à un rythme régulier sur un bruit de moteur électrique crescendo, j'ai commencé à distinguer le contour du fauteuil d'Alexandre, un parapluie qui se balançait au sommet, le visage d'Alexandre coiffé d'un chapeau foncé à larges bords. Et puis un

fusil posé sur ses genoux et de grosses jumelles pendues à son cou. Il approchait, regard dans l'ombre, sourire d'elfe dans la lumière. Il m'a saluée, demandé ce que je lisais. Sans répondre, j'ai fait : « C'est vous, les coups de feu ? Sur quoi vous tirez ? » *Sur rien*, il m'a dit, je tire en l'air, j'effraye les bêtes et les importuns. Malgré le portail réparé, il en vient toujours. Des gens des camps, ou je ne sais quoi. Alors, vous lisez quoi ? J'ai levé le petit bouquin qu'il a reconnu immédiatement, il a fait « Ah » avec une expression presque désolée « Ce n'est pas terrible. » J'ai confirmé et lui ai proposé de l'accompagner. Il rentrait. Sa machine roulait assez vite malgré l'inertie du gravier meuble, et j'avais du mal à le suivre. Nous sommes arrivés à la statue. Le père d'Alexandre avait repris des éléments d'un de ses décors, construit en Espagne, une énième version des *Derniers Jours de Pompéi*. L'original était en carton-pâte avec une découpe préparée pour simuler sa destruction sous l'impact d'on ne sait quel projectile volcanique, « ce qui est une hérésie puisque l'éruption du Vésuve était de

type plinien, avec précipitation de pierre ponce puis coulée pyroclastique, mais enfin que voulez-vous, le cinéma... Mon père a apporté le modèle en France et fait fabriquer une réplique en bronze. C'est Hermès, le compagnon des morts » et puis il a ajouté : « Dans la tragédie, notre trismégiste a perdu son pétase et son caducée. » Alexandre était visiblement satisfait, il avait son petit sourire. Je lui ai dit : « Tout ça pour me balancer trois mots érudits en une phrase... » il a réfuté ma remarque de toute sa carcasse en riant : « Non, non, je vous assure ». Au bout de l'allée, nous avons bifurqué. Alexandre ne souhaitait pas passer par la verrière. Par la grande porte, à droite ? J'ai appris alors que les deux battants qui semblent ouvrir le pied du donjon carré, sont aussi un trompe-l'œil. La réplique de la porte d'une forteresse dans un *Robin-des-bois* dont son père avait signé les décors. Trompe-l'œil également, une fissure qui semble prendre son élan depuis le sol et grimper jusqu'au faite, à gauche de cette même porte. Les dimensions du parc – en tout cas dans le sens de sa profondeur – sont

elles aussi trompeuses. Je n'aurais pas compris sans Alexandre, que les allées paraissent plus longues qu'elles ne sont en réalité. Un procédé de perspective forcée crée cette illusion. Même les buis taillés suivent un dessin qui exagère leur réduction vers les lointains pour augmenter artificiellement les dimensions du parc. Je l'ai raccompagné et nous nous sommes retrouvés dans le hall et il m'a (enfin !) demandé si j'allais mieux. Je l'ai rassuré, ça allait, simplement, je n'étais pas à l'aise depuis la veille. « Je vous prie de nous excuser. C'est cette mise en scène. » Comme il n'en disait pas plus, j'ai hésité avant de craquer : « Vous lui avez fait quoi ? » Il m'a répondu avec calme, « N'oubliez pas qu'ici tout n'est qu'illusion. » Je n'ai pas osé insister. Ce n'est pas qu'une partouze sado-maso me répugne *a priori*, mais je déteste qu'on ait essayé de m'y entraîner sans me prévenir, sans solliciter mon avis. Il ne faut pas que je remue ça. L'image de cette cage dans l'obscurité. Les instruments terribles, le corps pâle et pulpeux de l'infirmière, nudité offerte à tous... J'étouffe aussitôt. Le placard

où m'enfermait maman quand je piquais mes crises était à peine plus spacieux. Entre les barreaux au moins, on respire.

« Au moins, on respire ici », lança Alexandre. Ils étaient dans le hall de Malvoisie. Ses dimensions, la fraîcheur qui y était retenue, la dégradation savante de la lumière, pouvaient créer cet effet de légèreté et d'espace, après la promenade sous le poids violent du soleil. Alexandre engagea son fauteuil dans la direction de sa chère bibliothèque. Syrrha hésitait sur ce qu'elle devait faire à présent : retourner dans le parc ou monter dans sa chambre ; faire le tour complet du château – tour qu'elle n'avait pas encore accompli – ou continuer d'écrire puisque cette fois, « elle y était ». Seule, elle entendit la sonnaie de la pendule Empire du couloir, celle dont Arbane retouchait quotidiennement l'exactitude. L'infirmière de M. Cot devrait arriver. Syrrha ressentit le besoin irréprouvable de la voir, la voir pousser la porte et saisir sur son visage une vérité. Surprendre le visage défardé, le corps rendu à la vérité vestimentaire de son métier. Syrrha s'assit donc sur les dernières marches de l'escalier, face à la porte. Arbane, qui traversait le hall, la salua avec gentillesse, lui demanda si elle allait mieux. Syrrha répondit simplement qu'elle avait écrit ce matin. Mme Cruchen la félicita mais ne chercha pas à savoir ce qu'elle attendait là, autant par délicatesse que par absence de curiosité. Arbane poursuivit son chemin et disparut. Syrrha perçut la suspension de son pas, plus loin, le bruissement métallique du mécanisme de la pendule. Puis les pas reprirent et s'éloignèrent.

Syrrah effectuait ses sondages dans la petite anthologie littéraire.

Le dix-huitième siècle y était considéré par l'auteur comme celui de la décadence de la littérature française, Voltaire était habité par une « haine satanique du christianisme », et *Le Contrat social* de Rousseau contenait en germe « les principes outrés de la Révolution ». Des histoires qui ne disent plus rien, pensa-t-elle en refermant l'ouvrage. Elle éprouvait ce frisson le long de l'échine qui marquait chez elle les prémices de l'envie d'écrire. Mais le temps de retrouver la chambre, tout là-haut, l'élan se serait éteint. Il est très difficile de saisir la pulsion de l'écriture au moment exact où elle va produire des effets durables. Parfois, comme ici, il est préférable de laisser fondre en soi ce frémissement, de le sentir s'atténuer et se dissoudre. Syrrha percevait en elle ce long travail du mal d'écrire, la nostalgie tendre qui existe à savoir que l'on pourrait, à tenir en respect cette puissance pour mieux la libérer ensuite, quand elle serait inoculée dans le corps tout entier, chair complice enfin de la mutation qui se produit dans la pensée. Attendre. Ce serait mieux et plus fort dans un moment. Dès qu'elle aurait capté l'expression sur le visage de l'infirmière.

Alors, retentirent des pas dans l'escalier. Sans se retourner, elle sut que c'était Joël Klevner. Il était à côté d'elle à présent. Elle se sentit obligée d'expliquer sa présence : « Il fait trop chaud dehors, j'ai raccompagné Alexandre ici et puis je me suis posée au frais pour lire. Et vous ? vous n'écrivez pas en ce moment ? » elle eut simultanément ce sentiment de désolation car elle sentait dans son intonation une volonté inexplicable de faire du mal. Klevner parut ignorer l'acrimonie de la phrase. Souriant, il s'assit à côté de Syrrha et, comme elle, fixa la porte d'entrée. Il raconta que sa séance d'écriture de la veille l'avait exténué. « Vous n'êtes pas resté avec les autres, hier soir ? » Klevner fit « Non »,

avec une moue qui pouvait vouloir signifier qu'il n'avait pas envie d'en parler. Syrrha fit tout de même remarquer « Vous étiez bien dans l'ambiance, pourtant... » Elle eut la surprise de l'entendre bafouiller « De vieilles complicités. Ne croyez pas que ça m'aie plu... » Syrrha acquiesça et voulut être sympathique : « j'ai eu l'impression que ça ne vous ressemblait pas, en effet. » Il soupira après un long silence, exprima le souhait de retourner écrire. Elle saisit l'occasion pour demander ce qu'il écrivait. Nouvelles, essais, romans, avec ou sans l'aide d'une IA ? Romans, essentiellement, j'invente la vie future des gens, sans m'appuyer sur une Intelligence artificielle, dit Klevner ; je ne suis pas écrivain, je me considère comme un romancier. Il sembla alors se refermer, comme si cette confiance lui avait terriblement coûté. Elle tenta un propos anodin et de circonstance : « J'ai repris l'écriture ce matin. » Elle avait dit cela avec une fausse tranquillité, une joie contenue que son interlocuteur pouvait prendre pour une vantardise. Et qu'il put l'analyser ainsi lui fit horreur. « Si c'est important pour vous, c'est très bien » dit le jeune homme. Ce n'était pas important. Ou si ça l'était, cela ne concernait qu'elle. Syrrha se mordit les lèvres ; c'est elle qui lui avait donné l'occasion de la blesser. Comment s'en sortir, comment faire ?

Comment faire avec ce type ? Je suis complexée sans raison face à lui, alors je suis agressive et, quelle que soit sa réaction, il me vexé. On pourrait imaginer que je suis amoureuse et dépitée qu'il me considère avec une telle légèreté. S'il s'agit de blessure

narcissique, ce que je veux bien croire, je sais que je ne lui trouve pas de charme, même pas de séduction vénéneuse. Alors, pourquoi tant d'intérêt s'il m'est aussi indifférent ? Je crois que je voudrais savoir ce qu'il écrit, en avoir le cœur net. Vous voyez je lui ai dit, je ne sais pas quel genre de roman vous écrivez, sincèrement je suis intriguée oui, j'aimerais savoir, mais voilà : fermé ici, je suis certaine que vous ne pouvez rien dire du monde qui vous entoure, et dans ce cas, si on ne dit rien du monde, quel est l'intérêt d'écrire ? Et il m'a dit gentiment – oui, gentiment – avec une expression étonnée, dépourvue d'ironie : « Mais quel est l'intérêt d'être lu ? » Je repense souvent à ma mère, qui a essayé de se faire publier et a constamment échoué, elle qui était jalouse que je sois éditée l'année de mes dix-huit ans. Jalouse et atterrée, je racontais tout, j'ai tenté de la détruire, de démolir ce passé, sa négligence, sa couardise, par fiction interposée, j'ai creusé le sillon, j'ai appuyé là où ça fait mal. Je digresse, ce n'est pas vraiment le sujet. Le sujet c'est : pourquoi et pour qui écrire, alors

que le monde se fiche bien de vos pauvres tentatives ? Et pourquoi, alors qu'on n'a même pas encore résolu ce problème initial, met-on tant d'énergie et d'indécence à être lu ?

Être lucide n'empêchait pas le factice des rapports en société, et tous les leurre par lesquels Syrrha travestissait sa propre nature. La lucidité rendait seulement l'exercice de la tromperie plus navrant, parce qu'il lui était immédiatement et intégralement lisible. Ainsi, elle maquillait sa peur de déplaire à Joël Klevner par les artifices pourtant peu valorisants du mépris, de l'amertume, de la jalousie même. Ainsi, elle transformait le bref désir lesbien qu'elle avait pu ressentir, en une avidité purement cérébrale de la lecture du visage de l'infirmière dans l'hypothèse farfelue qu'elle y devinerait les stigmates de la soirée passée. L'obstination avec laquelle elle arrangeait des masques sur ses troubles contribuait à la désespérer. Surtout parce que, les analysant clairement, l'utilité de ces masques pour son confort était douteuse. Lorsque Klevner avait conclu la conversation par son interrogation sur l'intérêt d'être lu, elle avait en tête une idée selon laquelle on n'est jamais lu que par les lecteurs qui ont besoin de vous lire, ce besoin fut-il inconscient, mais l'infirmière ouvrit la porte à cet instant et ce germe d'idée disparut à jamais. L'infirmière les salua avant de se diriger vers une aile inconnue de Syrrha, où se trouvait l'appartement d'Alexandre.

Syrrha avait été happée par l'apparition du visage sans apprêts sans

atours, femme décorsetée pourrait-on dire. L'infirmière offrit son profil et passa devant eux, jambes rapides, torse droit. Vision fugace, décevante pour Syrrha qui en avait espéré une révélation. « Je retourne travailler » avait renchéri Klevner en se redressant. Restée seule, Syrrha se précipita dans les étages. Poussant la porte, installée devant son clavier, elle eut le bonheur de retrouver l'élan du matin, et put écrire effectivement jusqu'au repas de milieu de journée.

Tout le monde était là, agréable, détendu. Alexandre évoquant sa correspondance avec un spécialiste de l'hexamètre. « On m'avait promis une connexion », réussit à dire Syrrha. Alexandre s'agita : « Oui, et bien, ce n'est pas impossible. Nous en reparlerons, nous trouverons bien une solution... » Il eut un geste d'agacement censé clore le sujet. Arbane prit la parole. Elle voulait convaincre Alexandre d'embaucher une personne de plus pour l'entretien du domaine. Il s'esclaffa : « Entretenir le domaine ? Mais tout va partir en fumée. Laissez-moi tranquille avec ça. » Pour changer de sujet, il revint à Syrrha : « Vous avez écrit votre reportage ? » Elle répondit, empressée : « Je n'écris plus sur les réfugiés, les implications politiques... Ce ne sera pas un reportage. Je vais évoquer l'incendie d'une autre manière. En parlant de vous. » Nouveau silence. Tous les regards se portèrent sur elle. « De nous tous, corrigea-t-elle. Il me semble que tout le monde ici attend ce désastre avec un calme incroyable. Et, à ma grande surprise, je dois dire que ce calme me gagne, moi aussi. J'ai vu des scènes de panique, des foules se masser et lutter contre des hommes armés pour monter dans les trains... et je débarque ici, au milieu de vos livres, de ce décor, de vos... *Festins secrets* que n'aurait pas reniés Jourde... Je crois qu'assister à l'approche de l'incendie depuis

Malvoisie, sera plus intéressant et original que tout ce que j'aurais pu prévoir. Et cette approche m'invite à retourner à la fiction. » Joël salua cette décision en levant son verre, geste que Syrrha, pour une fois, accepta avec un vrai bonheur.

L'après-midi, Syrrha travailla encore. Elle voyait se dessiner une boucle qui conclurait son premier roman, *Pieds nus sur les ronces*. Tout contribuait et semblait se déverser dans le même fleuve. Se succédèrent plusieurs jours de grâce. Elle revint au plan de Malvoisie et, le soir approchant, alors qu'elle avait déjà prévenu Arbane qu'elle ne viendrait pas souper, elle résolut d'interrompre l'écriture pour alimenter les nouvelles perspectives du récit : elle devait approfondir sa connaissance de ces lieux voués à la destruction, poursuivre à cette fin son exploration et passer à l'étage au dessus.

Au dessus de ma chambre, il y a un étage d'où part un escalier plus étroit et plus fruste qui mène aux combles. Squelette sonore et poussiéreux, cage thoracique soulevée haut par une charpente impressionnante. Lucien m'a déconseillé une pareille visite, parce que certaines zones sont dépourvues de plancher. Je me contente du palier au dessus de mon étage. Les carreaux au sol y sont dépourvus de motifs, il n'y a pas de boiseries contre les murs et la verrière en vitrail des étages inférieurs laisse

place à une modeste fenêtre.

Je suis entrée dans le couloir qui s'ouvre là. C'est le domaine de Klevner, là où il dort et travaille, le plus loin possible de l'activité des autres. J'avais vérifié avant de monter que Joël travaillait dans la bibliothèque, en bas ; malgré tout je marchais sur la pointe des pieds, cœur battant. Une gamine qui entre seule dans un sanctuaire et frémit d'être prise en faute. Des appliques vieillottes distribuaient une lumière chétive. La peinture des murs est fanée, le sol cendreuse est taché. Le parquet craquait par endroits, je longuais les murs pour que les lattes jouent moins. La première porte sur ma droite était fermée. J'ai noté sur mon calepin une dimension approximative et suis passée à la porte d'en face, fermée elle aussi. J'ai avancé encore, avec la sensation régressive de qui s'aventure dans un lieu interdit. Une autre porte. J'ai manœuvré la poignée, la gâche s'est rétractée sur un bruit sec, la porte s'est ouverte. D'une fenêtre face à moi tombait un peu de jour, voilé par un tulle encroûté de poussière. Un grand lit dépourvu de draps,

une bibliothèque vide, ce qui est unique à Malvoisie. Un fauteuil de velours cramoisi défraîchi, bras élimés. Un fil électrique pendait, décapité, au centre du plafond. Je revins au couloir et fermai délicatement la porte. Plus loin, d'autres portes condamnées, une pièce enfin dont la porte voilée restait entrebâillée, inamovible, comme fichée dans le parquet. J'entrai dans une salle encombrée de meubles réformés, empilés sans protection, et contre un mur, un amoncellement de cadres démontés. D'épaisses moulures aux ors ternis, de gros segments déboîtés et rangés en faisceaux, encordés par paquets, certains abandonnés à la poussière, d'autres enveloppés de tissus noircis, calés en diagonale contre un mur ou posés à l'horizontale pour les plus grands. Sur l'un des montants laissés à nu, il y avait un cartouche. Je dégageai la pellicule opaque et trouvai le titre d'un des tableaux disparus que le cadre protégeait. *Ossian chante les vieux rois*. Il faudra que je demande à Alexandre qui est cet Ossian ou que je fouille dans sa bibliothèque puisqu'il n'y a pas de Réseau ici.

Face à cette grande remise, il y avait une porte plus large, de belle facture, avec un paillason. C'est là, je me suis dit. La chambre de Klevner. J'ai entendu un bruit, un froissement d'étoffe, et quelque chose qu'on déplace. J'ai eu un coup au cœur. Le bruit s'est répété, accompagné de frottements indistincts et d'un craquement de parquet et d'une voix de femme. La peur me paralysait. Les bruits venaient, toujours également assourdis, de l'extrémité du couloir, une partie dépourvue d'appliques, enfoncée dans l'obscurité.

Et dans l'obscurité, Syrrha, indécise, s'approcha du mur qui clôt le couloir. La voix alors s'éleva sur un éclat plus net. Elle s'avança dans l'ombre en appelant : « Mina, c'est vous ? » sans provoquer de réponse. Elle n'entendait plus la voix, aucun mot même confus, que des frottements légers, un tissu qu'on manipule, peut-être un crissement métallique. Puis il y eut un gémissement, un silence, et une sorte d'appel sourd. Il y avait à présent comme un échange entre deux ou peut-être trois personnes. Peut-être pas la voix de Mina mais assurément des tessitures féminines. Elle avait plus de mal à les déchiffrer. Des craquements, un meuble qu'on traîne, traversaient l'obstacle de la cloison. Un autre appartement sans doute. Celui d'Arbane ? Mentalement, elle recoupa sa reconnaissance des lieux avec son plan de l'étage inférieur. Elle supposa se trouver au delà du

croisement du fût et de la traverse du T, l'amorce du montant de la croix que la rotonde interrompait, à l'étage en dessous. Ici, le couloir se poursuivait une dizaine de mètres. Elle s'apprêtait à rebrousser chemin quand une voix de femme perça nettement le mur, c'était un cri excédé « Tu me fais chier, tu me fais chier, je vais te tuer hein, je vais te tuer ! » C'était la voix d'Arbane. L'autre voix, une voix féminine avilie, déformée, mugit tandis qu'Arbane continuait de déverser sa haine, le mugissement devint pleurs et hoquet, Arbane hurlait, et une autre voix encore, une voix de vieille femme, s'interposait « Arrête, arrête ! », et Arbane se tut. Ne subsista que la plainte angoissante. Maintenant, les phrases murées derrière la cloison, Syrrha en connaissait les accents, du soulagement après la peur, quand la gorge se serre, à étouffer, qu'on croit mourir asphyxiée de trop de chagrin. C'étaient les cris des chambres et des cuisines, des soirs domestiques où les malheurs se traitent au secret des familles, entre adversaires redevenus complices pour que personne ne sache. Le corps de Syrrha bascula à travers les ondes du miroir de son enfance, au creux de la face qui s'étonnait, elle bascula et se sentit soudain refluer dans le noir, aspirée en arrière et revenir à la vitesse d'un météore au seuil de sa chambre à travers la cloison. Dans la chambre, et aussi devant la porte au dessus, dehors, sur le seuil à écouter les cris, dans la chambre sur le lit à penser cet instant, dehors à perdre haleine, percutée par les « je vais te tuer » d'Arbane, par les « plus jamais, je te jure » de sa propre mère, dans la chambre, recluse, apeurée, indécise. Dehors, dedans.

Dehors, dedans, enfermée, délivrée,
je roule, lovée dans une cavité ronde,

recroquevillée, blottie. M'oublier, comme enfant quand j'étais, enfant quand j'étais seule, seule à la maison, je m'évadais, ou plus si jeune, déjà adolescente, petite femelle avec tout le bazar qui se met en route quand on devient modèle réduit de femme, je me mettais face au miroir, un miroir n'importe lequel pourvu que je sois seule, le miroir de la salle de bains de mes parents fonctionnait mieux que les autres avec sa surface qui m'englobait des cheveux à la poitrine, avec tout autour ses échos de faïence froide, un miroir donc, et j'entrais, fascinée, dans ce creux préparé par moi, concentrée sur la face plaquée contre le reflet. La petite femme, dans le miroir, tellement exactement moi, me fixait de ses yeux durs, je la défiais, l'invoquais, je lui répétais mon nom obstinément, à voix haute tout le temps, sans m'arrêter, très vite très vite, elle répétait pareil, disait comme moi au même moment mon nom dans le même mouvement de lèvres, disait mon nom et mon nom et mon nom et mon nom Syrrha des milliers de fois, des milliers de fois, Syrrha Syrrah et moi dans le miroir

engourdi et elle face à moi à travers le tain du miroir, derrière la vitre enflait enflait, prenait une densité, une compacité un relief une vérité, sa face, *ma* face prenait tout l'air dévorait tout, et la clarté et les échos de faïence s'estompaient à la périphérie du visage, un nimbe noir se formait aux limites de ma vision et d'un coup sans prévenir tout s'inversait, c'était la grande apnée, le grand plongeon, la grande trouille, soudain *elle* dans le miroir me regardait. *Elle* ! et moi je n'étais plus moi, j'étais soudain le reflet, c'est mon reflet qui me regardait, mon reflet qui fixait mon spectre et cela me causait un tel frisson que je défailtais de la peur affreuse de m'être sentie soudain arrachée à moi, sortie de mon corps et déplacée face à moi, face à ce visage plat. C'était une expérience horrible et fascinante. Tellement fascinante que je ne pouvais m'empêcher de faire une nouvelle tentative quelques jours plus tard, la peur au ventre, goûtant par avance l'odieux délice de ce vertige. C'est comme ça que j'ai compris que je pouvais plonger dans la folie et en revenir à volonté, j'en avais le subtil moyen. J'ai écrit ça alors,

il fallait que j'écrive ça, il fallait que je trouve les mots pour *me* raconter ça et parvenir à me rendre l'expérience intelligible et c'est comme ça que je me suis mise à écrire *Pieds nus sur les ronces*. Voilà. Alors à partir de ce reflet, quand c'est dans la tête l'exacte disposition, la géométrie du cerveau en place, quand je m'éparpille, quand je suis à côté de moi, je sais que le reflet est revenu, a inversé les choses, je me suis vautrée une nouvelle fois dans cette absence, ce mal qui me tord les tripes et m'assourdit. J'ai entendu les cris, je suis revenue dans la chambre dans un laps de temps écrasé, je me suis assise sur le lit, j'ai reconsidéré ce qui venait de se dérouler, j'ai recomposé ma descente affolée dans l'escalier, j'ai reconstitué le déroulement des secondes entre les cris et la porte de ma chambre. Je me suis dédoublée, dedans dehors, j'ai eu peur, j'ai convoqué la magie du reflet, l'ai tractée entre les filets de ma peur, l'ai ramenée de force. Et je reprends le papier un stylo et je plonge. J'écris. J'écris, tout vient, embarque aux mêmes rivages, suit l'ivresse, chavire, déferle. Et ce n'est plus de l'angoisse qui se

délivre et justifie l'acte, c'est de la raison qui savoure, de la logique qui s'amuse, revient, scrute, refouille et enfin équilibre ce que la jubilation, la peur et l'élan ont abandonné à la clarté de la pensée. L'écriture est une colère qu'on maîtrise pour en faire entendre le sens, pas les cris.

L'écriture devenait obsessionnelle ; un livre était en train de naître. Sur l'unique thell de Malvoisie, Syrrha a pu appeler Katrine pour lui dire de rassurer ses parrains, ses lecteurs, lui annoncer que cette-fois *elle y était*. Katrine la félicita chaleureusement. Syrrha la remercia de lui avoir fait connaître Malvoisie, « c'est l'observatoire idéal d'où assister à la fin d'un monde ». Elle mentait sans y prendre garde : fondamentalement, les lieux n'avaient que peu à voir avec sa soudaine inspiration. Architecture, mouvement d'un sentiment, rêve visité, opinion sur une cause, accident historique, souvenir d'un autre, les obsessions ne se déformaient qu'à peine sous l'influence de tels objets, pas davantage que la lumière en périphérie d'un astre médiocrement massif. Il aurait fallu l'équivalent mental d'un trou noir pour que la production de Syrrha change de paradigme. Il aurait fallu qu'elle ne fût pas Syrrha. Syrrha qui se voyait soudain écrivaine, libérée de l'actualité, de la dictature du présent, goûtant la bénédiction de la pensée longue, de la phrase qu'on soumet à la retouche sans hâte, au scrupule qui anoblit la rusticité du premier jet.

J'ai demandé à Alexandre qui était Ossian, hier soir. Je n'ai pas pu évoquer les voix dans le couloir. Il m'aurait paru trahir un secret. J'avais rejoint Alexandre dans sa bibliothèque avec l'intention d'y travailler, sans m'inquiéter de la présence possible de Joël. L'écriture me confère indirectement une protection, une aura, et puis j'admets que je change d'opinion sur Klevner, il ne m'est plus aussi antipathique. Hier soir, j'étais débarrassée des images qui apparaissent quand je fais face au miroir et que je m'y obsède maladivement en répétant mon nom jusqu'à la magique inversion. J'étais bien, sereine, j'avais replié entre les pages le pénible épisode de la dispute derrière la cloison.

Qui est Ossian ? Alexandre a d'abord froncé les sourcils, intrigué. J'ai expliqué mon exploration méthodique, l'étage, la remise et ses cadres. Il n'a pas paru fâché. Perplexe, vaguement réprobateur peut-être, mais pas fâché. Il a soupiré, parcouru du regard les rayonnages comme s'il devait se raccrocher à la présence d'un ouvrage où il

savait que le sujet était abordé pour en extraire, par la réminiscence de sa lecture, le savoir qu'il en avait retiré jadis. C'est un faux littéraire, m'a-t-il dit. La presque totalité de l'intelligentsia de l'époque a avalé la mixture. L'époque, quelle époque ? (Il faut bien avouer ses lacunes). XVIIIe siècle. Ossian est – ou aurait été, plus exactement – un barde écossais, auteur de nombreux écrits. Un poète anglais, un nommé McPherson, les a publiés. C'est une grosse mythologie ronflante, que peu de gens ont lue depuis. (Alexandre a eu son sourire d'elfe) C'est assez insupportable. Et ce n'est qu'une invention de l'écrivain qui a dit avoir traduit cette saga telle quelle de l'ancien gaélique. Le fameux McPherson. Aujourd'hui, Ossian n'a droit qu'à quelques lignes dans les anthologies littéraires alors que son influence fut énorme. Une des lectures favorites de Napoléon et le prétexte de certains tableaux dédiés à sa gloire. On peut dire que d'une certaine façon, l'ossianisme a accouché du romantisme. Tout ce fatras enraciné, le goût des légendes, du folklore druidique, barde et compagnie,

l'exaltation du passé gaulois ou germanique. Vous voyez où cela a pu nous entraîner, n'est-ce pas ? À un grand incendie, peut-être... Je ne sais pas si les livres influencent vraiment mais enfin, quand on écrit, et surtout quand on écrit pour de mauvaises raisons, il faut se méfier. La littérature n'est pas une création anodine. C'est, par excellence, une célébration de la pensée. Cela produit des effets, quand le livre rencontre une opinion avide de se l'approprier. Probablement, McPherson avait besoin d'un succès éditorial. Il l'a eu. L'Europe avait besoin d'une mythologie ; il la lui a offerte. Beaucoup d'écrivains et de poètes lui rendirent hommage, on le compara à Homère ! Mon bon Homère... Aurais-je été dupe moi aussi ? J'aurais bûlé d'admiration, comme les autres. Nous sommes des êtres de discours, avant tout. La beauté n'existe peut-être pas, tant que nous ne l'intellectualisons pas. Nous sommes également éblouis par la beauté du buste de Néfertiti, et nous écartons comme de mauvais rêves les experts qui ont décrété qu'il s'agissait d'un faux. C'est vrai, puisque

c'est beau ! Dans le cas d'Ossian, ce n'est même pas beau, en tout cas, ça ne peut plus le paraître objectivement (l'objectivité de notre temps, qui n'a plus besoin d'Ossian). Mais le XVIIIe avait besoin de ce récit fondateur. Il y a eu tant d'histoires de ce genre. Les faux carnets d'Hitler, les faux savoureux de Vrain-Lucas pour le savant Chasles aveuglé par son patriotisme, le faux manuscrit mexicain confié à l'abbé Domenech et qui se révéla être une série de dessins maniaques produits par un obsédé sexuel ; un faux Rimbaud, *La Chasse spirituelle*, qu'André Breton démolit finement alors que l'inédit faisait l'admiration de certains spécialistes du poète, le fossile truqué de... » Je l'ai interrompu.

Et le tableau ? j'ai demandé. Le cartouche était celui d'un tableau intitulé : *Ossian chante les vieux rois*. Peut-être qu'il s'agissait encore d'un trompe-l'œil, un décor pour un film ? Alexandre a inspiré profondément. Il a commencé à dire qu'il ne savait plus et puis, comme je ne disais rien et continuais de le fixer (en fait, il me

semblait qu'on allait passer à autre chose), il a maugréé, fait un geste résigné, et dit comme s'il avouait une faute personnelle ou dont la honte devait entacher son souvenir pour des générations : « Tous les tableaux ont été vendus par mon père à un peintre qui cherchait des toiles de grands formats. Selon lui ça ne valait rien, ils étaient très abîmés, personne n'en voulait, les musées contactés renâclaient : ils n'ont même plus les moyens d'entretenir leurs propres collections... » Restaurer les tableaux de Malvoisie aurait demandé des moyens disproportionnés. Alexandre a ajouté que, non seulement des toiles de ce format encombraient les murs et auraient empêché de mettre des livres, mais que d'autre part, elles étaient vouées à la destruction qui va s'abattre sur le château. « Tout est bien comme ça », a-t-il conclu. Et puis il est retourné sans autre commentaire à ses bouquins. J'ai fait de même, me suis installée au bout de la table face à lui, et j'ai travaillé toute la journée.

La journée passa sans incident majeur. Syrrha écrivit encore. Dans

son texte, s'ébauchait une humanité espérant sa destruction comme on espère un amant. Syrrha souriait inconsciemment, la verve filait. Bientôt un mois était passé depuis son arrivée. Elle écrivait un peu le matin dans la chambre, lisait ou se promenait en début d'après-midi, et finissait la journée à écrire dans la bibliothèque d'Alexandre.

Alexandre et Joël sont souvent dans la bibliothèque quand je m'y rends pour mes propres séances. Nous travaillons tous les trois en silence. Et puis l'infirmière s'annonce, elle passe chercher Alexandre et je me retrouve seule avec Joël. Il a accepté de me parler de son travail. Des romans qu'il a produits, remisés pour toujours. Tous médiocres, selon lui, les récits sont souvent construits autour des gens qu'il croise (je n'ai pas osé demander si j'y figurais), des artistes, des politiques, des scientifiques, et aussi des gens de peu. Il prolongeait les vies, réécrivait les biographies, inventait des futurs. Tel médecin, par exemple, lui avait donné l'occasion de tracer une vaste trajectoire qui entraînait le récit jusqu'à la fin de l'anthropocène... ça l'amusait. Une façon peut-être d'interroger l'existence ? Il ne sait pas. Il écrit, le reste n'importe pas. Je

suis revenu sur mon agacement : pourquoi écrire si ce n'est pour personne ? Joël m'a simplement montré la bibliothèque, le nombre d'auteurs oubliés. Combien tout ça est vain. J'ai protesté, comment savoir ce que l'on vaut ? Il m'a dit qu'il savait. Je n'ai pas eu envie de me moquer d'une si formidable prétention. Alexandre l'avait-il lu ? Oui, il estimait le lui devoir, d'une certaine manière. J'ai insisté, je voulais lire moi aussi, il était sincère quand il a lâché : « Vous savez, ma seule interrogation est de comprendre pourquoi je résiste à l'idée de brûler chaque texte, une fois qu'il est terminé. » Il m'a demandé ensuite si j'avais un titre pour mon livre en cours. J'ai soupiré : « Pas encore ». Il a dit que c'était un joli titre. J'ai répondu qu'après tout, pourquoi pas ? « C'est moins bien. » a-t-il plaisanté. « Comme le précédent, ça a un rapport avec votre enfance ? », a demandé Joël Klevner. Allez savoir, je lui ai dit. Allez savoir.

Sa voix reprenait les airs entonnés par Lucien, venait parfois au

secours de ses oublis, et Lucien relevait la tête, souriait à Mina, qui lui souriait en retour. Syrrha était sortie se promener avec le projet de boucler le tour du château. Auparavant, elle avait considéré son plan, dépassant les bords du lit à présent. Elle voulait situer la source des voix féminines surprises l'autre jour, dans le couloir, et pensait que la configuration du bâtiment vu de l'extérieur, l'y aiderait. Elle avait amorcé sa balade par le potager. Le couple de gardiens y travaillait. Mina aidait son compagnon à tuteurer de grosses plantes aux longues feuilles dentelées et grises. Elle resta à distance, silencieuse, observant leur travail. Lucien rassemblait, en chantant, les grands panaches micacés qui jonchaient la terre, puis il soulevait la brassée et la ramenait à la verticale contre le pieu pour les lier. Ainsi ficelés, ils ressemblaient à des suppliciés de l'inquisition, prêts pour le rituel du bûcher. Lucien, les poings sur les hanches, considérait l'ouvrage. Il avait vu Syrrha mais poursuivit sa chanson, que Mina conclut avec lui, à l'unisson. Syrrha fit une parodie d'applaudissements enthousiastes. « Qu'est-ce que c'est ? » Lucien crut qu'elle parlait des plantes. « Des baromets, les moines-plants. C'est médicinal. » Très bon pour la santé, pour le sommeil, la respiration.... ajouta Mina. « C'est ce qu'on a mangé l'autre soir, les racines ? » Lucien lui dit que non. Ça ne se mange pas, on en fait une pâte qui s'étale sur la poitrine. Syrrah admit qu'elle en entendait parler pour la première fois. D'ailleurs, la moitié des légumes cultivés ici lui était inconnue. Elle repensa à cette ferme, vers Mérides, qu'elle avait visitée une dizaine d'années plus tôt, où il n'y avait que des plantes bien repérables. « Des baromets ? » Lucien expliqua qu'il s'agissait d'une plante ancienne, dont la culture était interdite depuis que de grands groupes pharmaceutiques en avaient découvert les vertus. Une

holding avait acheté la plante « comme si elle lui appartenait. » Et petit à petit, les jardiniers l'avaient oubliée. « Monsieur Cot a retrouvé sa trace et la description de sa culture dans un vieil ouvrage. On a réussi à débusquer des plants sauvages. En les sélectionnant, les feuilles sont plus longues et plus charnues, elles deviennent même trop grandes et trop lourdes, elles ne tiennent plus. Monsieur Cot veut les baptiser *Grands Baromets*. Il pense aussi à *Baromets de Malvoisie*. » Mina avait entrepris d'arroser les baromets, elle naviguait entre le point d'eau et les plants, soulevant de son corps sec les arrosoirs pleins, et Lucien la regardait sans bouger. Quand Syrrha fut à sa portée, il l'enroula dans un lasso de paroles pour ne plus la lâcher. Captive, Syrrah ne pouvait que hocher la tête en écoutant les conseils de jardinier, les précautions à prendre, les orientations, les lunaisons, tandis que, imperturbable, Mina poursuivait son manège. « Vous voulez de l'aide ? » lui lança la jeune femme, Mina posa la paire d'arrosoirs qui équilibrait sa charge, elle se releva en se tenant les reins. « Merci, mais ce n'est pas à vous de m'aider. » Lucien sembla d'un coup émerger de sa fascination « C'est bon, j'arrive », ce qui ne l'empêcha pas de donner encore deux ou trois astuces de jardinier avant de relayer sa compagne. Sans mademoiselle Syrrha, se moqua Mina, tu m'aurais laissé arroser jusqu'à la nuit sans broncher. Syrrah s'appêtait à reprendre sa marche. Mina lui proposa de l'accompagner : elle devait vérifier un ancien pavage, soulevé et abîmé. C'était dans sa direction.

Syrrha dut accélérer légèrement pour rester à côté de Mina. La petite femme s'en aperçut et s'excusa en marchant de façon plus mesurée. Elles échangèrent un sourire « Figurez-vous que je n'avais pas encore eu l'occasion de faire le tour du château.

- Le tour ? dit Mina, étonnée, puis elle parut changer de sujet. Le matin, c'est mieux ; il fait trop chaud l'après-midi. J'ai remarqué que vous vous promeniez surtout l'après-midi, d'habitude. » C'était la première fois que Syrrha entendait une si longue tirade de la bouche de Mina. Elle avait une voix agréable, avec un accent presque chantant, qui ne lui était pas apparu jusque là. « Vous êtes seuls, Lucien et vous, pour entretenir tout le domaine ? » Mina marchait en regardant devant elle, elle lui détailla la fréquence des interventions de jardiniers, et d'autres corps de métiers pour entretenir le domaine. « Il faudrait plus, mais monsieur Cot dit que ça n'a plus d'importance. » Le rythme de marche de Mina décrut légèrement, et malgré ce ralentissement, le souffle de Syrrha était plus court. « Une fois, avoua-t-elle (*avoua*, car c'est l'effet que cela lui fit, de livrer une confidence et de s'en trouver soulagée), j'étais allée explorer l'étage au dessus du mien, et j'ai entendu des voix. C'était qui ? » Mina s'arrêta et la considéra, sans dureté mais sans sourire, comme si elle avait de la peine : « Qu'alliez-vous faire à l'étage de monsieur Klevner ? » Je fais un plan, j'essaye de me faire une idée de l'organisation de Malvoisie. Leur allure était rapide à présent, Syrrha s'était accordée au pas de Mina. « Il y a trois femmes. Trois générations. La grand-mère, la mère de Madame Cruchen et Arbane elle-même » Elle était parvenue au pavage à inspecter et donc, à la fin de leur conversation. Syrrha craignit de l'avoir mise mal à l'aise. Mais pourquoi est-ce qu'on ne les voit jamais ? Mina cherchait du regard les parties du sol endommagé. Elle haussa les épaules. « Sa grand-mère est trop fragile et sa mère ne sort jamais, trop malade, mal soignée. C'est ce charlatan... Bah, on vous racontera. »

Syrrha remercia, prit congé et continua son chemin. Elle découvrit

une portion de mâchicoulis en bois, greffés à une tour apparemment ancienne, mais elle savait qu'à Malvoisie, la vétusté était souvent un leurre. Elle tenta de se repérer par rapport au jardin, invisible d'ici. Puis son regard anticipa sa marche et longea la paroi qui, à peine incisée de meurtrières noires, ressemblait aux murs d'une forteresse médiévale et prolongeait sa falaise austère jusqu'à une tour d'angle, carrée et massive, également pourvue de mâchicoulis. Sur son carnet, Syrrha avait esquissé un début de profil du château en prenant soin de noter l'orientation. Elle reprit le dessin à une autre échelle sur la double page suivante et tenta d'ajouter les éléments qu'elle découvrait, en respectant les proportions autant que possible. Elle prolongeait des lignes, décrivait les accidents, les reliefs et renforcements du périmètre, en gardant à l'esprit son plan et le souvenir de ses déambulations dans les étages. Rien ne semblait relier la distribution des couloirs et des chambres avec la configuration des bâtiments.

Elle dépassa la grosse tour carrée, en se faisant la réflexion qu'elle ressemblait à celle qui donnait sur le bassin d'Hermès, et comprit qu'elles étaient l'une et l'autre situées en opposition selon un axe Nord-Est / Sud-Ouest. Dans l'axe de la tour, elle considéra le parc, un peu déçue de ne pas distinguer un autre bassin, une autre sculpture qui en aurait fait un pendant. Elle longea le mur qui maintenant, s'ouvrait sur un côté du parc qu'elle n'avait jamais vu. Le mur était percé de porches fermés par des portes grossières. Un portique ouvert lui permit de jeter un œil, elle découvrit une cour délabrée avec des murs effondrés, éventrés par une végétation qu'on avait laissé croître depuis des années. Au milieu des éboulis et des parois en ruine, des robiniers bataillaient avec des lierres,

des vignes vierges et des glycines, qui tentaient de s'étouffer les unes les autres par la puissance et le nombre de leurs constrictions. Il y régnait une odeur pénétrante de corruption. Syrrha se sentit repoussée par une force hostile et, frissonnant, reprit sa promenade. Plus loin, alors que, selon ses estimations, Syrrha se trouvait à présent à l'opposé de l'allée principale et du grand hall, elle s'arrêta au pied d'une portion aux hauteurs et natures inégales, manifestement greffée à l'ensemble d'origine. Pierres de taille finement ajustées, galets arrangés grossièrement, béton, briques et pisé se succédaient bord à bord, formant une sorte de catalogue de matériaux de construction. Au sommet de cet ensemble hétéroclite, les toitures multipliaient elles aussi les types : tôles ondulées, tegula romaines, tuiles émaillées, bardeaux, zinc, bronze doré ou ardoises. Cette profusion de modes sur un espace aussi restreint donnait un côté maladif, répugnant. Sur sa droite, la muraille poursuivait son panorama hybride, jusqu'à un lointain inappréciable. Il y avait un passage sous une arche et elle l'emprunta. Une sorte de tunnel interminable, humide et embroussaillé, une 'traboule' pour passer de l'autre côté du château. Elle déboucha après une longue marche et devina plus loin des éléments qu'elle avait vus lors d'une promenade précédente, commencée en sens inverse. Aussi loin qu'elle regardait, impossible de deviner où et comment s'achevait le bâtiment. De ce côté, les murs d'enceinte étaient moins hauts. Dépouvu de faîtage ou de créneaux, leur sommet était émoussé. En se retournant, elle vit au fond du parc, devant un bois de résineux dense et sombre, une sorte de terrasse en pierre desservi par deux rampes latérales, aux extrémités. Le niveau supérieur était protégé par une rambarde à balustres, ponctuée de vasques, ébouriffées de mauvaise herbe. Elle s'y

dirigea, marcha longtemps. Sans l'atteindre. Elle conclut que l'allée menant à la terrasse n'était pas déformée par la perspective forcée qui exagérait, partout ailleurs dans le parc, les proportions des lointains. Donc, son cerveau s'était accoutumé aux artifices de Malvoisie, et, *a contrario*, était dérouté quand il devait estimer de réelles distances. Le bâtiment semblait ne pas avoir bougé dans son champ de vision, mirage inaccessible.

Syrtha se retournait fréquemment pour contempler le château, dont le profil, lui s'éloignait. Deux enceintes s'imbriquaient l'une dans l'autre et les grandes tours carrées coiffées de leur hautes toitures d'ardoise encadraient un bâtiment massif, percé de fenêtres en ogives. Elle supposa que c'était le corps où étaient distribuées les pièces de vie, grand hall, salle à manger, étages des chambres, grande bibliothèque, il était caché ailleurs par toutes sortes d'artifices, tours, échauguettes, contreforts, arches, remparts crénelés... Elle nota le dégagement nécessaire à la confluence de la double volée d'escaliers, et une excroissance qui s'avancait perpendiculairement de façon très prononcée et jetait une ombre longue sur la façade, la traverse du T, sur son plan. Elle conjectura une vue de dessus, montrant l'ensemble comme une croix chrétienne classique. Renonçant à tenter de rejoindre la mystérieuse terrasse, Syrrha nota sur son calepin que les appartements d'Arbane et de ses parentes devaient se trouver dans la branche gauche du T.

Du thé et du café, du vin, de la viande... Je me garde bien de m'habituer à ce luxe. Je cours tous les jours dans le parc.

C'est bon pour mon souffle et j'ai découvert que ça m'évitait d'être alpaguée longuement par Lucien, que je salue au passage d'un signe de la main. Je perfectionne ma foulée en longeant le mur de la propriété, en me dirigeant vers la terrasse inaccessible, en renonçant toujours au même niveau. Ensuite, une douche, puis j'écris.

Alors que nous travaillions dans la bibliothèque et qu'Alexandre était sorti. J'ai parlé à Joël de mon plan, de mon idée de la configuration des lieux. Concentré sur mes paroles, il hochait la tête, l'air sérieux, comme si je lui confirmais un savoir ancien. J'ai évoqué mon appréhension du château, la sensation morbide qui se dégage des parties délabrées, en y mêlant les impressions des différentes promenades dans le parc. La complexité architecturale, les effets de perspective, les trompe-l'œil partout. Joël m'a regardée avec intensité, « Est-ce que ce besoin de connaître la géographie des lieux ne vient pas d'un goût général pour le cadre, l'organisation ? » Sa question m'a causé un frisson, j'ai préféré changer de sujet : « Vous avez déjà vu la mère d'Arbane, et sa grand-

mère ? Vous avez dû les entendre, elles habitent à votre étage. » Joël n'a pas demandé comment je le savais. Il connaît l'histoire sans s'être beaucoup interrogé là-dessus. Lucien lui a expliqué un jour que la grand-mère d'Arbane était là quand le père d'Alexandre a acheté Malvoisie. Une domestique dévouée, trop âgée pour être mise à la porte. Et puis, après, il ne sait pas pour la fille et la petite-fille, Arbane. La mère d'Arbane est très malade, incapable de faire un pas hors de son appartement. La grand-mère est très âgée, peut-être centenaire, Arbane s'occupe d'elle. « Quand tu ne vois pas Arbane... (le tutoiement est survenu à cet instant, il me semble), quand tu ne la vois pas dans la maison, c'est qu'elle s'occupe d'elles. » Il m'a demandé pourquoi ça me préoccupait. La vie des autres... peut-être que la vie des autres m'intéresse. « Curieux que le sort de ces femmes ne vous ait pas intéressé, vous ? ». Il a répondu que les parentes Cruchen étaient dans son livre en cours. Et moi, est-ce que j'y suis ? Je lui ai demandé est-ce que je suis dans ton roman ? (le tutoiement est venu

naturellement en réponse au sien, voilà une chose de faite, de nouveaux rapports sont engagés). Il a eu une moue de malice assez proche de celle d'Alexandre (le mimétisme né d'une longue promiscuité, je pense), ça voulait dire oui, Et comment je meurs ? Il a répondu *Nous n'en sommes pas là*. « Je n'en suis pas là, en effet », j'ai répliqué. Quelque chose est passé, une complicité. Ce qui m'a permis de lui poser des questions sur lui, sur ses parents. Joël a soupiré, ils vivent à Malbec, ils lui rendent visite de temps en temps, il se contente de discuter un peu avec eux à l'entrée du parc. Ils n'ont jamais été proches, n'ont jamais rien compris. « Pour eux, je suis un flemmard, peut-être même un petit pédé qui profite des vices d'un vieillard fortuné. Je les laisse croire ce qu'ils veulent. » J'ai repensé à son trajet vers la grille l'autre jour. J'ai connu alors un surcroît de honte à m'imaginer épiant sa rencontre avec ses parents. Il devait être gêné de ses confidences, parce qu'il a digressé : « Tu sais, j'aimais que tout soit figé ici. L'imminence de l'incendie a changé les rituels. » J'ai failli ricané en m'étonnant :

« On ne dirait pas. Tout a l'air tellement réglé. Qu'est-ce qui a changé ? » Joël a hésité pour trouver le mot qui convenait. « Il y a de l'impatience, et cela modifie la façon dont se déroulent les jours à Malvoisie. »

Les jours à Malvoisie semblent étendus et silencieux, comme pénétrés de l'idée de la mort, et donc, imprégnés de beauté tragique. Cela convient à Syrrha. Elle se permet l'illusion d'un temps éternellement suspendu à sa spéciale attention. Les semaines passent et elles ont une amplitude de mois. Son *Sans Titre* s'est étoffé et enrichi, elle l'a aussi impitoyablement biffé pour en réduire les préciosités. Cela devient singulier, ce qui la rend heureuse parfaitement. La complicité avec Joël l'a amenée plus loin qu'elle l'aurait cru. Ils se confient le soir, assis sur le perron.

Tandis que la nuit englutissait le parc, elle raconta comment elle s'abîmait parfois avec délices dans le vertige d'un miroir, et Joël avait écouté, sans paraître surpris. Que Syrrha se sente parfois incarnée dans son reflet davantage que dans sa personne, qu'elle s'évade de son corps pour être spectatrice d'elle-même, lui semblait normal.

Cela commencerait par un éclat diffus, puis des nappes éclatantes perceraient la voûte du ciel jusqu'au zénith. Enfin, viendraient les flammes, longues, hautes comme des cathédrales, ondoyantes et tourbillonnantes comme des averses, les flammes et leur dévoration. Elle avait vu ce phénomène. Malvoisie s'évanouirait dans le feu, avec ses décors, ses bibliothèques... À partir du surgissement de l'éclat sur

l'horizon, les résidents auraient à peine une journée pour évacuer. Qu'Alexandre Cot ne daigne pas anticiper cette catastrophe, n'essaie même pas de sauver les plus précieux de ses chers livres, lui avait d'abord paru incompréhensible. Maintenant, elle comprenait. Alexandre était convaincu que les livres espéraient cette ruine. La crainte de Syrrha était que le vieillard veuille mourir avec eux. La nuit fut mauvaise. Sommeil hanté par d'incessants questionnements, scènes répétées, identiques avec des variations infimes, puis reprises, ressassées, démangeaison épuisante. Syrrha finit par se lever. L'atmosphère dans sa chambre était lourde, la fenêtre ouverte n'apportait pas de fraîcheur. Surprise, elle découvrit qu'il n'était pas vingt-trois heures. Si elle descendait, elle rencontrerait forcément quelqu'un.

Elle emprunta l'escalier, fit le trajet jusqu'au hall en constatant que tout cela lui était devenu familier. Au bas des marches, pieds nus au bon contact froid du marbre, elle perçut le vrombissement caractéristique du fauteuil roulant d'Alexandre. Il jaillit du couloir comme un diable de sa boîte. Le vieillard était en pyjama et sa machine était lancée à toute vitesse à travers le hall démesuré. « Suivez-moi » dit-il à Syrrha et d'ailleurs toute la maisonnée le suivait, accélérât le pas pour rester au plus près. Arbane en chemise de nuit, Joël en débardeur et en short. Il avait un air égaré, cheveux en bataille. Syrrha comprit qu'il venait de la bibliothèque où il s'était assoupi. Le groupe fila en direction de la salle à manger. Alexandre stoppa sa machine devant une des hautes ouvertures qui donnent sur l'arrière du parc. Syrrha avait suivi, inquiète de leur silence. Arbane tira le rideau qui masquait la fenêtre et un halo ambré les enveloppa aussitôt. Très loin, aux lisières du perceptible, une lueur rousse

mouillait le ciel, montait au ralenti dans les ténèbres, qu'elle imbibait à la manière d'une argile rouge diluée dans une flaque noire. Joël hochait la tête, il acquiesçait à une question posée depuis longtemps. Syrrha suffoquait, c'était déjà là, elle espérait une phrase de réconfort. Arbane laissa tomber : « Nous y voici » et ce fut comme une gifle. Indignée, Syrrha cria : « Pourquoi dites-vous ça ? » Arbane la considéra, interloquée, « allons... » fit-elle pour l'apaiser, mais Syrrha s'énervait, les larmes montaient : « Ça ne va plus, ici, ma parole, vous êtes tous cinglés, hein ? » Arbane tenta de saisir son bras « Calmez-vous, Syrrha, voyons, nous n'avons rien à craindre pour l'instant. » Pour l'instant ? Vous restez là derrière la fenêtre, tranquilles, à vous dire que... *Nous y voici* ! Alors c'est comme ça, juste : *Nous y voici* et puis hop, l'incendie et on se fout du reste ? Arbane conservait un calme effrayant : « Vous ne savez plus ce que vous dites, il ne faut pas avoir peur. » Devant le calme monolithique du groupe, Syrrha changea d'attitude, elle croisa les bras, les serra fort contre elle pour réprimer ses sanglots. Elle retint sa respiration, remisa par la force toutes les larmes et les peurs, hocha la tête plusieurs fois brusquement et ravala ses larmes. Alexandre intervint pour rassurer son hôte : « Syrrha, nous bénéficions d'un répit. » Joël s'était approché d'elle, son regard avait assez de bienveillance pour nourrir le courage de Syrrha. Elle fit signe de l'excuser, qu'elle se calmait. Alexandre désigna des nuances perceptibles au cœur du halo, ce n'est pas encore pour nous. « De toutes façons... » commença Joël sur un ton sinistre, mais sa phrase resta en suspens.

Penser que j'ai paniqué comme ça hier soir, ça me rend malade. Je me suis ridiculisée. J'aurais dû me souvenir que la lueur rousse n'est qu'une sorte de reflet lointain de l'incendie passé par le filtre de l'atmosphère, une illusion d'optique, possible sous certaines conditions météo. C'est sans rapport avec la profusion blanche, jaune, écarlate, de la tempête, ses nuées de braises dans quoi des explosions secondaires ajoutent leurs flashes. Katrine m'a confirmé que selon les autorités nous sommes hors de danger. Et puis j'ai appelé maman, je l'ai rassurée dans l'hypothèse où elle se serait inquiétée pour moi. Ce n'était pas le cas, sauf pour mon traitement, elle me trouvait excitée, elle insiste pour que je prenne mes médicaments, c'est important tu sais. Complètement déphasée, longtemps que je n'ai plus besoin de ces merdes. Nous ne nous sommes pas dit grand chose. Je coupe court en général, avant les leçons et les préconisations. Elle aussi est hors d'atteinte. Je ne m'en fais pas trop pour elle. Elle a toujours su se sortir de toutes les situations. J'ai essayé de contacter *La Nouvelle Parole*.

Rien. Le siège est-il touché par l'incendie ? J'ai dû mal à me représenter la géographie de sa progression.

Sinon, l'écriture se poursuit avec la même aisance. Cette facilité qui vient en partie du fait, mais je m'en persuade sans preuves, que mon plan se perfectionne. L'autre jour, Joël m'a permis d'entrer chez lui. Son appartement est plutôt réduit si l'on considère la taille du château ; il pourrait bénéficier du quintuple mais je crois que ça ne l'effleure pas, il n'a besoin de rien, d'aucun espace intime plus grand qu'une chambre, un bureau et une salle de bains avec toilettes. Cela ressemble à la chambre que j'occupe, additionnée de l'espace d'un bureau, avec des rangements et une petite bibliothèque composée d'usuels uniquement. Son bureau n'a pas d'ouverture. Avec ma compréhension des lieux, je vois bien son orientation et comment il se situe sur le plan général. Je lui ai demandé si les Cruchen, si proches, ne le dérangent pas. Il a seulement haussé les épaules. Il doit être témoin de toutes les crises et consolations du trio féminin. Je suis sûre que ça le

nourrit.

Nourrie convenablement, plus qu'elle ne le fut jamais dans sa jeunesse, Syrrha quitte le petit déjeuner pour courir un peu, puis douche, puis écriture jusqu'à midi dans sa chambre, puis déjeuner suivi d'une promenade ou d'un temps de lecture avant de reprendre le travail, dans la bibliothèque cette fois, en présence d'Alexandre. Joël les rejoint de plus en plus souvent croit-elle. Il leur arrive de discuter, de s'offrir une pose. Alexandre annonce l'avancée de ses travaux, progrès millimétrique, Joël consent à parler des livres qu'il aime, Syrrha partage ses impressions sur le dernier chapitre de son roman.

Le temps clos entre les rayons de la bibliothèque referme ses ailes, démembré les assemblages et les ressorts, émousse les rouages des appareils. Syrrha comprend pourquoi la pendule Empire est constamment corrigée par Arbane. Le temps est dérégulé, ici, de la même manière que les secondes virent aux siècles sous le vernis du miroir, quand Syrrha implore son reflet et l'insulte et lui crache son nom son nom mille fois répété Syrrha Syrrha encore Syrrha, et que tout se désagrège. Elle n'a plus peur de sentir sa vie s'extraire d'elle pour investir son reflet et de voir son reflet, affolé de se sentir vivre. Le Golem pareillement a dû sentir cet effroi de la première inspiration, de l'air et de la pensée irriguant sa carcasse de glaise. Le Golem et le reflet de Syrrha par delà les âges, se sont dit que vivre en imitant la vie était une façon de se maudire.

Dire qu'il n'y a qu'un thell pour tout

Malvoisie ! Un vieux modèle posé sur un guéridon dans le vestibule qu'on traverse pour se rendre dans la grande salle à manger. Vue l'immensité des lieux, il y a très peu de chances pour qu'un appel trouve son correspondant. Je ne crois pas qu'Alexandre est pingre, mais le thell est un médium qui l'ennuie. Je ne l'ai jamais vu appeler ou répondre, ou consulter un enregistrement-relief. C'est Arbane qui le fait pour lui. Il n'est pas non plus technophobe ou néo-luddite : son fauteuil roulant est le plus sophistiqué que je connaisse. Mais tout ce qui complique l'existence sous le prétexte de l'ergonomie l'exaspère, je crois. Lucien m'a confié qu'il y avait eu une connexion internet à Malvoisie. Alexandre l'avait fait installer pour complaire à un médecin invité, qui a prolongé sa résidence au point de se créer un véritable labo. Au début, Alexandre était enthousiaste, il avait trouvé ça formidable, il avait dit : Formidable ! Et puis après un temps d'étude (dixit Lucien, Joël n'a pas confirmé), et le médecin étant parti, il est allé chercher son fusil et a dézingué le

terminal. Alexandre ne vit que pour ses livres. Il sait toute la stérilité de cette accumulation sans visiteurs, en rajoute à ce sujet (« Tout ce savoir mort, hein ? ») et sa désinvolture par rapport au devenir de sa bibliothèque en est un aspect. Il n'a pas le projet (j'avais écrit « l'inquiétude ») de transmettre. Tout ça disparaîtra avec lui. Un paradoxe est qu'Alexandre ne cesse d'alimenter sa bibliothèque, d'entretenir sa pertinence. Alexandre n'est donc pas un homme du passé. Il a seulement la conviction qu'un tel ensemble n'a pas d'intérêt pour un autre que lui. Entouré depuis l'enfance de leurres et de trompe-l'œil, il est imprégné de l'idée que tout n'est qu'artifice et vanité. Joël aussi me semble engagé dans cette voie, et je ne suis pas insensible à ce désespoir tranquille. C'est peut-être ce qu'a voulu dire Joël quand je lui ai parlé d'Ossian et d'Alexandre pour qui un faux correspond à la vérité d'une époque, qui a besoin de ce faux. Joël a voulu corriger les propos d'Alexandre, sur l'ossianisme. Selon lui, Ossian n'est pas un faux, *stricto sensu*. C'est une réinvention

aussi respectueuse que possible, basée sur de véritables textes anciens. Nous étions dans la bibliothèque d'Alexandre et Joël désirait me montrer une anthologie de l'histoire littéraire, mais après un temps trop long pour cette seule démonstration, il a dû renoncer. Dans cette anthologie, m'a-t-il dit, Alain Vaillant fait une comparaison intelligente qui permet de saisir le rapport de McPherson avec les textes gaéliques car il est de même nature que celui de Viollet-le-duc avec Carcassonne. On rend hommage, on reconstruit (ce faisant, on sauve de la disparition) mais on va trop loin, par vénération. Ce n'est pas exactement une démarche de faussaire. Il n'en reste pas moins qu'Ossian a annoncé le *sturm und drang*, qui a mûri le romantisme, qui a alimenté le nationalisme, qui a débouché sur les fascismes européens. « Si l'on considère qu'un livre a ainsi produit l'Histoire, en tout cas l'a influencée, dis-moi, quel est le livre qui a permis le désastre actuel alors que personne ne lit ? Et puisque personne ne lit, quel est le livre qui n'a pas été lu et qui aurait pu l'empêcher ? » Quand je suis

retournée vers l'escalier en traversant le hall, j'ai jeté un œil par les fenêtres pour discerner dans les vapeurs du soir si l'incendie n'avait pas repris sa progression, avant de me dire que ma peur était grotesque.

Est-ce que Joël et Alexandre sont entrés dans la très étroite réserve qu'est l'amitié ? Ce n'est pas dit. Syrrha se méfie, ne délivre ses diplômes d'amis qu'exceptionnellement. Elle a peur des trahisons ; c'est qu'elle en a connues. Ceux qui auraient dû la protéger, vieille histoire, et qui ont été ses ennemis. Elle n'a pas eu l'heur qu'un professionnel lui donne les clés, lui dise que ce qu'on faisait d'elle était anormal, qu'elle n'avait pas à subir ça. Le regard détourné de sa mère, qui avait deviné, deviné c'est sûr, elle l'a avoué un jour, et dans quelles circonstances ! La vigilance maternelle qui volontairement se détourne, trahison suprême.

Syrrha a longtemps cru qu'elle avait soldé les affres du passé. C'était remisé, elle avait avancé, sa vie était banale. Et puis elle a écrit. Réglant d'abord des comptes, elle a parlé des tentatives de suicide maternels, des médicaments, de l'alcoolisme, des vagabondages où elle l'entraînait. Ce faisant, elle gommait le père, une anecdote. C'est resté longtemps en friche, inexploré. En elle, à l'intime le plus viscéral, quelque chose mûrissait qui savait bien, avait pris toute la mesure. Ce qui était à régler ne l'avait pas été, au fond. Syrrha se défendait de jamais vouloir exorciser ses névroses par le biais de l'écriture. Chez les autres auteurs,

elle détestait deviner la psychanalyse à l'œuvre, avait des mots terribles pour dénoncer pareille exhibition. Et puis, *Pieds nus sur les ronces*, parole de son enfance, imposa son récit...

Si vous saviez. J'étais nue, une fois encore, nue entière, tremblante nue comme mon père me voulait, nue hors de ce lit où maman me laissait aller, pour une fois hors du lit, hors de la chambre et hors de la maison, pour une fois sûre de ma trajectoire, là tout droit devant moi, dans la forêt pétrifiée par la nuit, pas de lune, rien qui veille au zénith de mon évasion, que des larmes et des colères, des larmes qui disent Reviens, des colères qui disent Reviens, deux sens dans ce même mot, l'un d'une voix de femme qui supplie et espère, l'autre qui gronde, veut encore éteindre sa soif, l'une qui enfin a compris, a ouvert les yeux et maintenant hurle à en crever et me court après, je ne suis qu'une silhouette chahutée de vent et de givre la nuit n'est pas charitable, une averse ajoute sa torture en ricanant, la forêt lève ses fûts droit dans les ténèbres, je vais à la rencontre des lames dressées pour moi, prêtes à me reconforter

à me cajoler de leurs baisers luisants, plus rien ne me fait peur, j'ai trop mal, derrière moi on crie mais je cours, je n'ai pas froid je suis un spectre déjà, le sang en moi s'est arrêté, on me poursuit Reviens, on m'implore et les mots sont repris rauques et féroces avec des insultes pour me terroriser mais qui pourrait me faire peur, qui me fera encore du mal quand les grandes épées des arbres devant moi auront fait de ma chair un bouquet de petite fille, dispersé dans l'obscurité de l'hiver ? Y'a-t-il jamais eu récit de fuite pareil ? Y'a-t-il jamais eu d'exemple d'enfant qui se rue dans la nuit pour échapper à l'ogre et rejoigne sans crainte le loup caché dans les fourrés ? On n'a jamais vu ça on n'a jamais lu ça, ma mère a dit que j'étais courageuse. Elle hurlait Pardon un pardon déformé par la peur hurlait que je revienne j'écoutais sa peur hors d'haleine tenter de me rattraper plus rien ne serait comme avant, juré, plus jamais, elle me protégerait, mais par pitié que je revienne, tu vas mourir de froid où es-tu ? Syrrha, Syrrha je t'en supplie ! Mais face à moi, la séduction d'une nuit mortelle,

accueillante, souveraine, qui m'ouvrait les bras me disait viens dormir, viens dormir découpée tranquille entre mes bras affûtés. J'entrai, j'étais au seuil de la maison des arbres, les grands veilleurs sans morale. Et soudain mes pieds nus ont écrasé des ronces invisibles, contact électrique, mille aiguilles ont pénétré ma chair d'enfant, au plus tendre des pieds, j'ai suffoqué, stoppée net, j'ai hurlé de ces hurlements d'enfants qui figent les bourreaux, j'ai pleuré, ma mère enfin était là, précipitée à genoux, asphyxiée par la course, elle a refermé ses ailes sur moi, m'a drapé de laine et de bonté et de pleurs épouvantés, c'est fini, mon amour Ô mon amour mon petit cœur c'est fini je te jure je te jure c'est fini. Je te protégerai.

« Je rêve de sortir, parfois. Et puis le songe ne me laisse pas de désir, le désir s'est évanoui en même temps que la saveur du sommeil. » Alexandre opinait, le visage éclairé par son sourire d'elfe. Il comprenait : « J'ai fait cette sorte de rêve également, il y a longtemps. Un rêve d'ermite, j'imagine. Et puis un jour, se trouver dehors leur est un cauchemar. Ils redoutent que la nuit vienne leur représenter leur évasion, quand ils s'endorment. Je vous conseille de céder à votre rêve, cependant.

Faites-le, sortez. Vous me raconterez. »

Avant le déjeuner, Syrrha expliqua à Arbane qu'elle voulait sortir pour interviewer les gens sur la présence des réfugiés. « Lucien sort justement demain, il vous emmènera. » Et, sur une impulsion, elle lui saisit le bras : « Ne le dites pas à Alexandre : moi, j'ai internet. »

Internet, à Malvoisie... Arbane s'est offert un abonnement sans prévenir personne. Elle m'a laissée seule devant l'écran, dans le salon de son appartement. Chez madame Cruchen, ce devait être joliment aménagé à l'origine, je suppose. Je suppose, parce que les meubles sont submergés de matière au parfum âcre et de vieux journaux, de sacs poubelles, de boîtes de conserve ouvertes niellées de mouches, de vaisselle sale, même de choses dont je n'ai pas eu envie de connaître la nature. Chaque respiration était coûteuse et piquait les sinus. Le peu de sol que l'on voit est un lino dégueulasse, collant sous la semelle, et il y a des tapis tellement gorgés de crasse que leurs motifs sont fondus les uns aux autres, indiscernables sous l'épaisseur des moisissures. Marcher dessus donne

l'impression d'écraser de la mousse en forêt, une mousse habitée d'insectes qui croustillent sous les pieds. J'étais médusée de découvrir qu'une personne d'apparence aussi soignée puisse vivre dans un intérieur aussi répugnant. Pour me permettre d'entrer, elle a repoussé du pied un carton qui a crevé en répandant un jus douteux, elle s'est excusée du désordre (habituellement, quand une personne s'excuse de la sorte, on fait mine de la rassurer : « Mais non allons, c'est très bien », là, j'étais muette). Puis elle m'a désigné l'ordinateur et le fauteuil où je pouvais m'installer. C'était un ancien fauteuil de bureau mal en point, désaxé et bancal, recouvert en partie par une vieille serviette-éponge aux dessins gommés par la saleté. Je n'osais pas m'asseoir et Arbane a vu dans mon hésitation une marque de politesse, elle m'encourageait « allez-y je vous en prie, faites comme chez vous ». J'étais habillée pour aller marcher, une vieille tenue sport moche dans laquelle je me sens à l'aise, j'ai retenu ma respiration en me promettant de jeter mes fringues dans la baignoire dès que je serais rentrée, et j'ai

posé mes fesses sur cette sorte de litière spongieuse. C'était comme s'enfoncer dans du mucus. Le clavier était poisseux, je pianotais en retenant une moue de nausée. Heureusement, Arbane s'est éloignée par discrétion. Dans un frisson de dégoût, j'ai craché sur mon mouchoir et vite vite j'ai essuyé grossièrement les touches.

Mon espace de watcheuse était moins submergé que je le craignais. Plusieurs enregistrements de ma mère et de mon médecin. Aucune nouvelle de *La Parole*, c'est comme s'ils avaient disparu. Des mextes de parrains, des invitations, une alerte de quelques derniers vigilants me signalant une enquête en cours sur les agissements du fils de De Holine, un gamin qui se fait appeler 'Doline' et s'est rapproché de groupes fondamentalistes de la Nouvelle Pensée. J'ai répondu à chacun rapidement : je suffoquais et je sentais sous moi l'immonde élasticité de *la* ou *des* serviettes accumulées par strates pourrissantes. La connexion était chaotique ou la machine ne suivait pas : le peu que j'ai opéré a pris beaucoup de temps. J'ai bâclé pour me

débarrasser et je me suis levée. Arbane m'a proposé un vin blanc frais, et déjà des verres sonnaient entre ses mains. J'ai remercié un peu précipitamment, elle s'était approchée et j'ai vu sur son visage une expression fâchée. « Syrrha, vous êtes si pressée ? » Je me sentais mal, j'étouffais, je me maudissais d'être venue. « Il faut que j'écrive » j'ai dit, en respirant par la bouche. Elle me fixait d'un air triste. Il y a eu un bruit dans une pièce de l'appartement. Arbane n'a pas réagi tout de suite, elle avait arrimé son regard au mien, elle était là, ses verres douteux à la main, quand un nouveau bruit suivi d'une exclamation est venu jusqu'à nous. Arbane a dit : « Maman ? » sans me quitter des yeux. Je suffoquais, les murs se déformaient. Une plainte s'est échappée de cette pièce dérobée au regard. Et quelle plainte ! Un gémissement inhumain. Arbane a soupiré, elle a eu une expression désolée « Une autre fois peut-être ? » j'ai acquiescé, incapable de dire un mot, j'ai fait signe que je devais partir, elle a dit « à ce soir » et a posé les verres au hasard, sur le coin d'un bidule où je suppose qu'ils sont encore, avant de se

précipiter vers la source des bruits en criant
« Maman ! » Je suis partie. Demain, je
demande à Lucien de m'emmener.

Emmenée par Lucien, Syrrha voulut rester dans le village. La voiture du couple de jardiniers était une sorte de pick-up ancien, moteur thermique tonitruant, qui servait manifestement à toutes sortes de travaux et de transports. Devant eux l'énorme grille s'ouvrit. Syrrha fit le trajet, assise à côté d'un fusil, objet dont Lucien ne prit pas la peine d'expliquer la présence. Lucien lui déconseilla de s'aventurer le soir seule hors de la propriété. « Est-ce que monsieur Cot, Joël ou madame Cruchen sortent de temps en temps ? » Lucien s'était arrêté pour vérifier que la grille se refermait derrière eux. Rassuré, il reprit la route « Non. Chacun a ses raisons. Monsieur Cot et monsieur Klevner ne se sentent bien qu'entourés de leurs livres. » Et Arbane ? Lucien observa Syrrha, comme pour vérifier qu'elle était digne de confiance, et se décida à parler (aurait-il pu rester silencieux, de toute façon ?).

« Vous savez, Mina a dû vous dire, il y a trois générations de Cruchen, là-haut. Elles ne sortent jamais. La grand-mère est bien vieille, plutôt méchante, mais normale. Il y a Arbane et puis il y a sa mère, Madeleine. Alors elle, la pauvre... Madeleine était très malade, on savait pas trop de quoi, mais elle était faible, faible, à s'évanouir aux toilettes, voyez... Monsieur Cot hébergeait un médecin qui lui a proposé une méthode révolutionnaire, un jour. Un traitement génétique, soi-disant, voyez le délire... Un escroc. Le gars est resté plusieurs mois. Il lui a injecté son produit chaque jour. Madeleine est encore en vie, elle fait plus

de malaise, d'accord, mais elle est dans un état ! » Il se tut, jugeant l'information suffisante. Évidemment, Syrrha ne pouvait en rester là : « Quel état ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » Et Lucien lui décrivit ce que la pauvre mère d'Arbane était devenue : « Elle a le visage complètement déformé, tellement qu'elle arrive plus à articuler, on dirait une caricature, et ses jambes, ses bras, ils font... comment vous expliquer ? on dirait des troncs d'arbre avec des bourgeons qui percent. C'est horrible. » Syrrha ne put retenir un cri : « C'est elle que j'ai entendue chez Arbane ? Elle confine sa mère comme ça, comme un animal dans une cage, c'est effrayant, c'est monstrueux ! » Lucien fut tellement surpris qu'il fit une embardée, buta contre un talus. La voiture stoppa net et cala. Lucien avait une expression consternée : « Elle n'a pas le choix. Aucun médecin ne veut plus s'en occuper. Ils sont tous impuissants. Et le charlatan s'est volatilisé. Soyez indulgente avec Arbane. » Syrrha s'excusa. Lucien refit démarrer le moteur et reprit avec sérieux : « Les trois Cruchen sont comme prisonnières ici. Arbane est la plus à plaindre, vous comprenez. Mina pense que pour une personne extérieure, ça peut paraître une malédiction, cet enfermement à trois, mais elle dit qu'il faut pas voir les choses comme ça. Elle croit que rester en compagnie éternelle les unes des autres, c'est leur raison de vivre. »

Vivre comme ça, non merci. Mariner dans ce cloaque pour le reste de ses jours, je ne vois pas comment on peut le vouloir ou seulement s'en consoler. À mon retour, je suis passée par la bibliothèque. Je me suis

contentée de raconter à Alexandre ma sortie dans le village, je lui ai remis un livre que j'avais acheté. Tout s'était bien passé, aucun danger en vue.

Lucien m'avait déposée sur la place vers une fontaine éteinte, il allait chercher des graines chez un clandestin pas loin, m'a dit de faire attention. On s'est donné rendez-vous au même endroit, une heure plus tard. J'ai flâné sans but, un peu déstabilisée, comme un prisonnier qui sort d'une longue captivité. Peu de gens, tous âgés, pas de cris d'enfants, pas de circulation. L'air était brûlant, tout le monde était calfeutré. J'aurais dû demander à Lucien qu'on pousse jusqu'à Malbec. Ici, c'était vraiment mort. J'ai trouvé un étal de vieux bouquins sur la rue, avec un bonhomme en costume défraîchi qui fumait au soleil, il vendait aussi des jouets d'occasion, un peu de matériel informatique réformé. À l'intérieur, c'était sombre et ça sentait le salpêtre. J'ai jeté un œil tout de même. C'était un entassement d'objets déglingués et crasseux. Je voulais absolument acheter quelque chose, je suis retournée dehors pour choisir

un livre. Parmi tout un fatras de littérature bas de gamme, il y avait une édition de la *Librairie orientale et américaine Maisonneuve*, à Paris : *Les notes de chevet de Sei Shonagon', dame d'honneur au palais de Kyoto*, traduites par André Beaujard. Une édition modeste de 1934. La seule rareté du lot. Persuadée qu'Alexandre le possédait déjà, je l'ai achetée pour Joël et sinon, me disais-je, ce sera pour moi. Je suis entrée dans le premier café que j'ai trouvé, espérant recueillir des témoignages sur les réfugiés ou la progression de l'incendie (mon métier avait repris le dessus). Le patron ne s'est pas tourné vers moi. Avec son unique client, accoudé au comptoir et pas plus intéressé que lui par mon arrivée, il regardait les images de pillages. Fascinés par l'écran, les deux hommes ne me prêtaient toujours aucune attention ; l'un d'eux grommelait, insultait les protagonistes, disait, répétait : « Z'ont qu'à venir là, tu vas voir... » l'autre répondait systématiquement : « Ouais... » J'ai tenté un : « Vous croyez que ce sont les réfugiés qui font ça ? » Ils se sont tournés vers moi : « Qui d'autre ? » Je me suis

présentée, watcheuse à La Nouvelle Parole. « Vous voulez quoi ? » J'ai demandé s'ils voyaient passer des gens du camp ici, et ce qu'ils pensaient de l'arrivée de l'incendie. Le client semblait avoir délégué son droit d'expression au patron. Il acquiesçait à toutes ses affirmations : « Les planqués du camp, que de la mauvaise graine. Ils volent, causent du tracas à tout le monde. Qu'ils rentrent chez eux, z'ont rien à faire ici ! C'est même pas moi qui le dis, c'est eux qui veulent repartir ! Chais pas pourquoi on les retient là. » J'ai risqué : « Ils n'ont plus rien. L'incendie a ravagé toute la région dont ils viennent. » Les deux hommes ont éclaté de rire : « Ben, pour une watcheuse, y vous manquent des infos ou alors vous êtes payée : l'incendie c'est de la foutaise, un truc pour nous imposer des gens qu'on veut pas. Y'aura pas d'incendie, y'en a jamais eu. Ou si y'en a, ici, on est tranquilles. » Je suis sortie sans un mot. Sur la place, j'ai attendu le retour de Lucien, reprenant mes esprits, sagement assise sur la margelle de la fontaine, en feuilletant le livre. Une page ouverte au hasard, au milieu. Un passage où

Dame Shonagon' reçoit un billet de l'Impératrice qui exige de savoir si elle doit l'aimer, sans doute parce que dame Shonagon' lui avait dit un jour qu'elle préférerait être haïe plutôt qu'être aimée en seconde place. Quand le pick-up s'est profilé au bout de la place, je dois admettre que j'étais soulagée.

La génération d'Alexandre Cot est peut-être la première à avoir pensé sérieusement l'immortalité. Le paradoxe est que c'est aussi la première à toucher du doigt les prémices de la fin. À Malvoisie, Alexandre déroule des siècles de culture en attendant la fin de tout ; Joël Klevner s'y abreuve et s'y complaît ; les Cruchen, repliées sur leur énigme, ne perçoivent que le jour grisâtre derrière les fenêtres closes ; Arbane Cruchen note les dépenses, les travaux à faire, la crasse et les moisissures ajoutent leurs strates aux choses qui l'entourent ; Syrrha écrit, son corps est versé entier sur le clavier qui maintenant enchaîne les lignes reprises du papier, elle est tout entière là, en cette force qui déborde, alimente une crue, elle respire elle écrit, les souvenirs affluent sans effort, elle ne sait pas quand cette grâce finira de bercer son récit, elle ignore jusqu'aux noms qui s'égrènent sur l'écran, tout est bien, tout vient. Les appels, les suppliques de sa mère, du médecin, de Katrine Viognier, s'essoufflent au seuil de la chambre, les paroles de l'extérieur s'évanouissent parmi les marbres et les tentures, les mots qui disent tu as

fini, reviens, et tant de choses indifférentes, se diluent sous les murailles, se désarticulent aux marches des grandes salles. La galaxie tourne encore, il y a des soleils plus loin, qui éclaboussent des mondes inconnus, le temps n'est pas achevé, il vient juste d'entamer son cycle. Syrrha a rejoint Joël dans ce songe dérivé. Alexandre veille sur eux et sourit, car la fin n'est pas dite, Arbane caresse le front d'un monstre qui caresse le front d'une femme. Il n'y aura bien que l'incendie. Il n'y aura bien que l'incendie. Et en l'attendant, d'autres semaines sont passées, une autre et une autre encore. Et d'autres et d'autres,

Et d'autres, et combien ? Quelle bouche me dira ? Le temps a noué sa courbe et me voici telle que j'étais au premier jour de ma rébellion, telle que tu m'aurais vue, Joël, enfant, la peau des pieds arrachée. J'ignore quel enfant tu étais, je ne sais de toi que des histoires de parents frustes et de gamins qui t'insultaient, je pressens que tes ronces à toi furent les pages des livres, les mots puissants de la littérature, que tout cela t'a sorti du lent cauchemar de la vie des autres, la vie des autres qu'aujourd'hui tu recrées en démiurge. Tu es devenu maître de nos destinées de papier. À cause de cela, tu es celui qui a vu, celui par lequel la vie est entrée dans Malvoisie, avec son

mouvement, et donc ses dangers. Tu as remarqué la lueur inhabituelle qui teintait les plis inertes des rideaux. Avant même d'écarter le tissu, tu savais, et tu pensais : Cette fois, c'est fini.

« Cette fois, c'est fini. » C'est Joël le premier qui a vu, par les fenêtres d'un salon, les lourds déploiements de braises, la pulsation des feux. La tempête avait bifurqué et accéléré, pressée d'entrer à Malvoisie, de porter sa rédemption aux damnés de Malvoisie. « Appelez tout le monde » a dit Alexandre, en le rejoignant, moteur électrique poussé au maximum. Et Mina est allée partout rassembler le peuple du château. Il a fallu du temps. Arbane, Madeleine et sa grand-mère étaient loin du grand hall, et infirmes. Dans sa chambre, Syrrha écrivait encore, même à cette heure, elle écrivait « les bourreaux se fatiguent parfois... »

les bourreaux se fatiguent parfois, mon père, ma mère, les bourreaux se lassent et voient alors échapper leur victime avec un soulagement. Je me suis enfuie jusqu'au réveil des ronces. Nous sommes revenues, revenues dans la maison des bourreaux, mais le pacte a changé. Recluses par choix, c'est différent.

C'est différent cette-fois, a dit Alexandre, en renvoyant aux lueurs

de rouille et de brun de l'autre nuit. Par la fenêtre, l'incendie avait débordé de l'ouest et gagnait tout le paysage, vautreait sa panse rouge sur l'horizon, dessinant des collines que Syrrha n'avait pas remarquées. Lucien entra brusquement, débraillé et haletant. Il venait chercher Mina, supplia pour que tout le monde s'en aille. Syrrha savait conduire, Joël peut-être ? Non, pas Joël. Avec deux voitures cependant, entre son pick-up et la vieille berline qu'il entretenait régulièrement, toute la maisonnée pouvait fuir. Alexandre a répété que cette fois, c'était *différent*, ne le voyait-il pas ? Lucien le regardait, stupide, il avait tendu un bras en direction de Mina qui tardait à le suivre. Différent ? a répété Lucien pour souligner l'absurdité du mot, différent ? le mot perdait sa couleur dans sa bouche, quoi différent, c'est la tempête de feu, on se barre et c'est tout.

C'est tout ce qu'ils pouvaient faire ? venir me déloger, et quoi, assister au spectacle ? J'écrivais, que voulaient-ils ? J'ai quitté mon reflet ma jumelle de verre, et me voici descendue dans le hall, tout le monde est là. Apparaissent les trois Cruchen, soudées l'une à l'autre, poussant devant elle une forte odeur de pisse. La très vieille est un épouvantail malhabile recouvert de vilaines fringues accumulées par les ans sur une échine qui n'en peut mais ; quant à la créature qui la suit, son aspect ne choque que moi, tout le monde la connaît ici et ne

fait plus cas de ses difformités épouvantables. Elle évolue en s'appuyant sur ses avant-bras, comme un gorille, jette devant elle un mufle de porc rose et enflé, tout luisant d'humeur. Au passage, elle me lance un regard terrible, un regard avili, elle a conscience de sa déchéance et déplore que j'en sois le témoin. Les larmes aux yeux, j'essaie un sourire de tendresse en retour. Arbane est à côté d'elles mais ne les regarde pas, pas plus qu'elle ne regarde les moisissures de tapis, chez elle.

Chez elle, Syrrha avait perçu l'altération de la couleur du ciel, un couchant s'exprimait là où le soleil se lève. Les timbres de la nuit aussi avaient muté. Elle eut peur soudain. Elle se leva pour se diriger vers la salle de bains, ce faisant elle marcha sur le plan du château qu'elle avait terminé à présent. Les feuilles solidarisées par maints moyens formaient un névé meurtri de traits noirs, recouvrant le sol de la chambre, froissé aux angles de la pièce, remonté en congères contre les meubles, épinglé aux murs. Le plan était terminé, et les dessins qui en schématisaient les contours s'étaient émancipés pour s'aventurer vers des lointains, avec de nouvelles tours, des salles prolongées, d'autres pièces, greffées selon la complexion secrète du récit de la jeune femme. Un labyrinthe proliférant, plein d'excroissances malades. Un roman. Elle alluma la pièce et se posta devant la glace où un visage plus ou moins étranger la considérait

avec un air curieux. Syrrha, dit-elle. Dans le miroir, les lèvres du visage s'étaient contractées pour prononcer son nom. C'était il y a longtemps, cet exercice lui était familier. Syrrha, dit le reflet, Syrrha dit Syrrha, Syrrha Syrrah, Syrrah, Syrrha.

« Syrrha ! » C'était la voix de Mina quand elle est venue me chercher. J'ai eu la sensation plus crue de la transformation des choses que j'avais notée avant cela, le changement devenu basculement. La couleur du ciel, le couchant qui se formait, là où le soleil se lève d'habitude. Je me suis habillée vite, à regret mais tout de même, je crois que je voulais voir. Vérifier. Nous sommes descendues. Tout le monde était là, même les trois générations de Cruchen, virées de leur thébaïde. Très bien mais maintenant, que faire ?

Que faire ? a dit Arbane, en se tournant vers Alexandre. Il était calme. Il avait rêvé tout cela, ou l'avait peut-être vécu, après tout, peut-être n'était-il pas resté sa vie entière entre les rayons de sa bibliothèque ? Alexandre s'est adressé à Lucien, qui avait gardé le bras tendu vers Mina pour l'engager à le suivre, « C'est différent, cette-fois. » Arbane a pris le bras hypertrophié de sa mère dans un geste trop vif qui l'a fait japper de douleur. Lucien s'est exclamé Nous, on part. Il a entraîné Mina et s'est

retourné sur le seuil. Les battants de la grande porte ouverts brusquement ont alors vomi un tapage de fournaise, qui a jeté son haleine jusqu'aux derniers marbres du hall. « Ceux qui veulent survivre, c'est le moment, je n'attendrai pas ! Joël, Syrrha, Arbane, venez ! » Arbane a gémi en serrant plus fort le bras de sa mère contrefaite « Je ne peux pas ! » Syrrha n'a pas répliqué. Elle avait interrompu ses retrouvailles et il lui tardait de remonter dans sa chambre. Joël a simplement lancé à Lucien : Partez maintenant, n'attendez pas. Alexandre a regardé Joël. Joël a fait non de la tête, il a lancé un regard triste à Syrrha. Il a compris qu'elle non plus ne bougerait pas. Lucien s'impatientait. « Arbane aidez-moi ! Au moins votre mère, au moins Madeleine et sa mère... » Arbane sembla sortir d'un songe, elle poussa vers Lucien et Mina, le monstre qui prit par la main la centenaire. Elles allèrent, lentes, si lentes. Dehors, Lucien fit basculer le hayon du pick-up. Il dégagea un entassement de valises, des cartons, il hurlait « Vite, vite ! » Syrrha et Joël se joignirent aux efforts de Mina pour faire grimper la plus vieille à l'avant et le monstre à l'arrière parmi les bagages. Mina s'engouffra à son tour dans l'habitacle en bousculant la vieille. Le pick-up démarra en arrachant le gravier. Arbane, Joël et Syrrha, sortis comme aspirés par la dynamique de la scène, virent le véhicule disparaître au bout de l'allée et la grille se refermer. Syrrha pensa fugacement que le temps s'était remis en marche, à Malvoisie. Le ciel à présent était à moitié dévoré par les flammes, un rempart de feu se dressait au delà du domaine, avalait la forêt, des lances éclatantes grimpaient le long des troncs et les faisaient exploser. Le parc avait pris une couleur de sang frais et les murs du château ondulaient, ses ombres s'allongeaient et se rétractaient sous la lumière vibrante, comme une

respiration. Joël revint en arrière, gravit les marches qui menaient à la grande porte, il exposa son visage à l'éblouissement de l'incendie. « De toute façon... »

de toute façon ce n'est pas compliqué, c'est évident, inutile d'espérer. Je regagne ma chambre, je renonce au secours de la faille du miroir où je sais pouvoir me trouver autre. Je dois et je peux tout écrire depuis mon bureau. Décrire ce qui se déroule là-bas, Lucien engagé sur la route, s'approchant des franges de l'incendie, traversant le village.

Le village n'était pas entièrement évacué. Tous ceux qui étaient motorisés avaient déjà fui, ne restaient que des pauvres, chargés à crever de valises et de sacs, tirant carrioles et remorques. Les tricycles des plus chanceux ne servaient à rien : la cohue était si dense que même les piétons devaient se battre pour avancer. La puissante voiture de Lucien achoppa contre la bousculade. Il klaxonna, fit ronfler le moteur, cherchant à intimider la foule pour qu'elle s'écarte. On lui lança des projectiles

saisis au hasard, caillasse ou objets emportés dans l'exode, lestés d'insultes pour donner plus de force. Lucien accéléra, heurta une remorque qui s'effondra, le choc provoqua une onde dans l'effervescence. Il se produisit alors une sorte de sursaut, les gens réalisèrent d'un coup que cette voiture hostile, on pouvait grimper dedans, aller vite, se sauver. Une vague se rua sur le pick-up, la horde submergea la voiture, ils brandissaient poings et armes improvisées, bâtons, tringles, pierres. Lucien, paniqué, en percuta quelques uns, les autres s'agrippèrent, brisèrent vitres et pare-brises, Lucien tenta de dégainer le fusil mais trop tard, un pieu vint lui perforer la tempe, le pick-up cala. La créature à l'arrière tenta de fuir, bascula et chuta lourdement sur la route, elle fut immédiatement piétinée, à l'avant la portière était arrachée et des bras innombrables attrapèrent Mina d'abord, la jetèrent sur le goudron, brisèrent ses membres, la vieille fut pareillement extirpée, fardeau léger, mais elle était déjà morte, saisie de terreur, ils abandonnèrent son corps aux flammes.

L'âme en paix, en quelque sorte amoureuse de sa résignation, Syrrha ne reste pas dans la chambre, elle abandonne le clavier, referme l'ordinateur, l'exercice vient de lui apparaître dans toute sa vanité, elle quitte précipitamment la pièce malaxée par les projections ignées à travers la fenêtre, laisse la porte ouverte et s'abîme dans les ténèbres d'encre. Le plan frémit dans un vent coulis, le papier se soulève et les tracés se déforment, arrangeant autrement les pièces et les murs, des feuilles se séparent, des arches dérivent, des tours s'envolent. Elle aborde l'escalier avec ses contours retouchés, la verrière et son motif dilué, les parois striées, la rambarde qui alterne ses pleins et ses déliés. Elle traverse le hall, ses pas froissent les ombres hachurées, le dessin gommé des dalles, les statues et leur cerne qui bave. Les fenêtres éclatent et des débris de verre mouillés du rougeoiement des flammes jonchent les dalles, les flammes ont atteint les baromètres qui se tordent dans le bûcher en hurlant, flanchent, s'épaulent tandis que des flammèches grimpent le long de leur échine. Syrrha s'enfonce dans le lavis des couloirs et des salles et entre dans la bibliothèque où Arbane a préparé du thé.

Arbane a préparé du thé ; elle dépose un plateau chargé de tasses et de biscuits sur un coin de table, demande s'il y a autre chose et, sur une réponse négative d'Alexandre, tourne les talons et sort. Joël repose le livre offert par Syrrha, un sourire mélancolique aux lèvres. De son côté,

Alexandre a ouvert son exemplaire fatigué de *L'Iliade*, celui qu'il annote depuis des années. L'incendie, invisible dans cette pièce sans ouvertures, manifeste sa présence par un ronronnement de cheminée. Ils lèvent le regard quand Syrrha pénètre dans la pièce, sourient et replongent dans leur travail. Elle parcourt les rayons quand Joël l'appelle. Il lui montre une liasse de papiers reliée, qu'il pousse sur la table dans sa direction. Syrrha lit sur la couverture *Le livre de Syrrha*. Elle acquiesce, heureuse de ce geste, soulève le manuscrit achevé. Elle choisit un bon fauteuil et se rencogne, pose la liasse sur les cuisses. L'incendie ne les atteindra pas tant qu'elle tiendra le livre ouvert devant elle. Elle veut bien croire au pouvoir de la littérature, attend à présent de vérifier si fonctionne encore la grande illusion du livre.